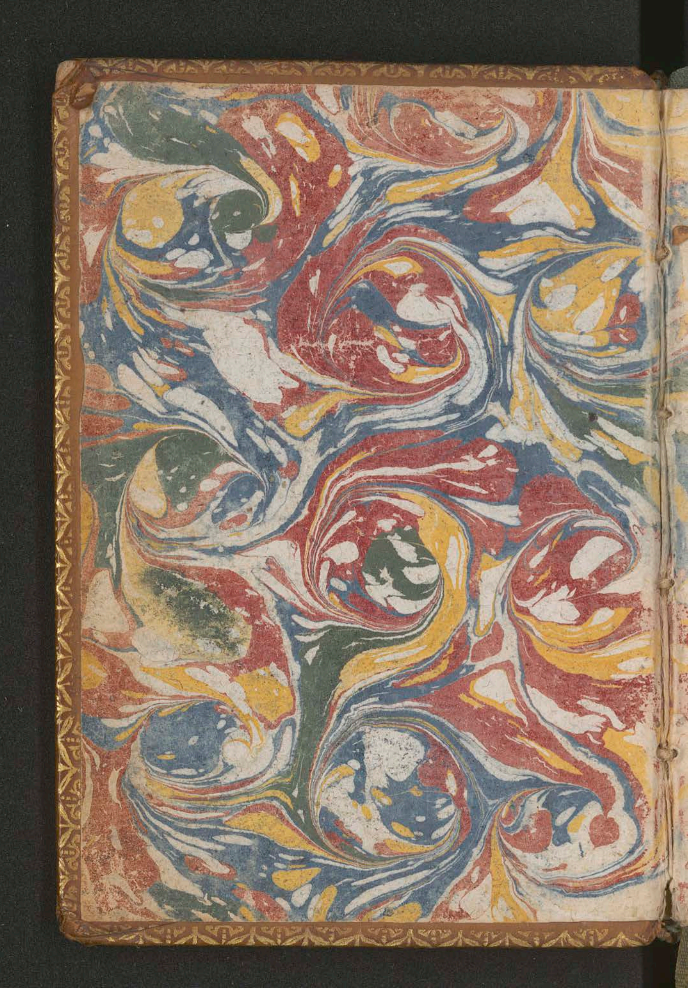
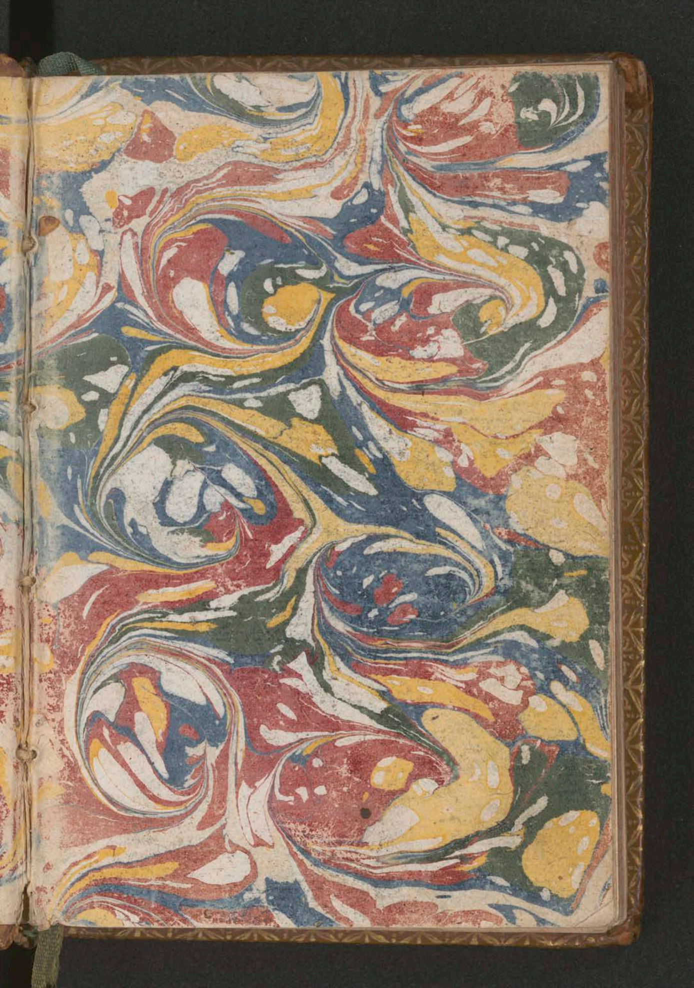
5483 I

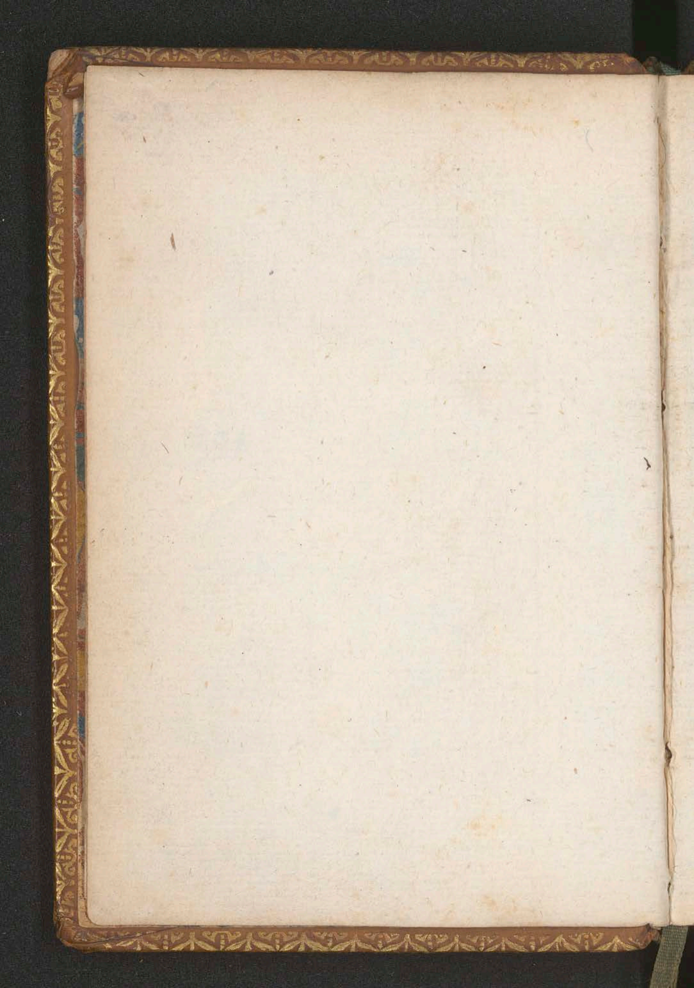
I. BERNSTEIN







21234





LA
Fleur des ſenten CES CERTAINES, APOPHTHEGMES, ET STRATAGEMES,



Tant des Anciens, que des Modernes,

Enrichy de figures, & ſommaires Françoys, & Italiens, propres à chaſcune ſentence.

*

A LYON,
Chéz Claude la Ville.

1549.

HVICTAIN.

Quand vous serez à vostre bon loysir,
Et que naurez pas grandement affaire:
Quand vous vouldrez prendre quelque plaisir,
Et à l'esprit par lecture complaire:
Quand vous vouldrez sçauoir quelque exemplaire,
Propos moraulx de la philosophie,
Et ce qui est maintesfois necessaire,
Lisez dedans cest Hecatongraphie.

GILLES COR-
ROZET PARISIEN,
aux bons Eſpritz, & amateurs des lettres.

*



Oulant (Seigneurs) ce petit liure faire
Pour au uouloir des Muſes ſatiſfaire.
I'ay à par moy pensé bien longuement
A ce, qu'on dict aſſez communement:
Qu'il eſt aſſez, uoyre trop de uolumes
Tant d'imprimez que d'eſcriptz par les plumes,
Et que plus ſont de liures que lecteurs,
Plus de lecteurs, que uertueux facteurs,
Plus d'eſcripuains & plus de bien diſantz,
Que d'auditeurs & que de bien faiſantz.
Cela penſant ma main qui eſtoit preſte
Pour commencer à eſcripre, s'arreſte:
Ioignant auecq' la pensée premiere,
Qu'on ne met rien maintenant en lumiere
Qui n'ait eſté ou ueu, ou deſguisé,
Mais en uoyant que n'eſt point deſprisé
Le bon ouurier, qui l'ouurage uarie,
Comme un orfeure en ſon orfeurerie,

Qui d'un argent faict un pot, une ymage.
Puis en changeant & deguisant l'ouurage,
Il en faict tout ce qu'il luy uient à gré:
Ainsi suyuant celluy en mon degré.
Ie ne doibs pas aulcun blasme encourir,
Si i'ay uoulu en chercher, & querir
Ce, qui fut dict des gents de bon sçauoir,
Le deguisant, pour mieulx le faire ueoir
A l'œil de touts, comme on faict par raison
De uieulx mes rien une neufue maison.
* Or excusant la copie infinie
De tant d'escriptz, on sçait & nul le nye
Qu'un bon esprit qui les lettres entend,
A se monstrer de iour en iour pretend,
Pour bien d'aultruy: & à fin qu'il ne meure
Comme ignorant, duquel il ne demeure
Sinon le corps pour estre entre les uerms.
De tant d'escriptz soit en prose, ou en uers,
Ne sont aulcuns si foybles ou petits,
Qu'ilz n'ayent en soy attrayantz appetits,
Pour l'un ou l'aultre: en sorte que chascun
A son plaisir en peult trouuer quelqu'un.
Et n'y a liure, ou escript, qui n'apporte
Fruict, ou plaisir. Voyla qui me conforte
En mes escriptz, & qui m'a aduancé
De poursuyuir mon propos ià pensé.
C'est ce liuret, qui contient cent Emblemes,
Authoritez, Sentences, Apophthegmes,

Des bien letrez, comme Plutarque & aultres.
Et toutesfois il en y a des nostres
Grand' quantité, außi de noz amys:
Qui m'ont prié qu'en lumiere fust mis,
Pour le plaisir qu'on y pourra comprendre,
Et pour le bien qu'on y pourra apprendre.
Et pour autant que l'esprit s'esiouyst
Quand auecq' luy de son bien l'œil iouyst,
Chascune hystoire est d'ymage illustrée,
A fin que soit plus clerement monstrée
L'inuention, & la rendre autenticque,
Qu'on peult nommer lettre hieroglipbique:
Comme iadis faisoient les anciens,
Et entre touts les uieulx Aegyptiens,
Qui denotoient uice, ou uertu honeste,
Par un oyseau, un poysson, une beste,
Ainsi ay faict, à fin que l'œil choysisse
Vertu tant belle, & delaisse le uice
Außi pourront Ymagiers & Tailleurs
Painctres, Brodeurs, Orfeures, Esmailleurs,
Prendre en ce liure aulcune fantasie,
Comme ilz feroient d'une tapisserie.
* Recepues doncq' le liure tel qu'il est,
Et s'il uous uient à grè, & il uous plaist,
De uráy, sera occasion entiere
De mettre au iour quelque belle matiere.

Plus que moins.

Parler peu & uenir au poinct.

Parlar poco è venir al puncto.



Celluy qui le mieulx tirera
Droict au but, & plus pres du blanc,
Son coup sera estimé franc,
Et la louenge en recepura.



Ous qui entre les gents parlez,
Et tenez propos & langage,
En conseil estants appellez,
Monstrez contenance de saige.
De trop parler n'ayez l'vsaige:
Car de plaisir on n'y prend point.
Euitez redicte & remplaige,
Et venez droictement au poinct.

* Vous qui plaidez es iustes cours,
Ne vueillez trop longs plaidz tenir:
Soyez en voz causes plus courts,
Et venez ou il fault venir.
Sermonneurs, ayez souuenir
De conclure à la verité:
Et pour beau parler maintenir,
Euitez la prolixité.

* De touts les coups que l'archer tyre,
Celluy du but donne le prix,
Il n'a faict coup qui ne soit pire,
Comme perdu mis en despris.
Celluy qui a doncq' entrepris,
De parler sans confusion,
Ainsi qu'vn homme bien apris,
Fasse briefue conclusion.

Raiſon doibt eſtre au conſeil.

Ragione deu' eſſere in conſiglo.



Dequoy ſert la conionction,
De deux oyſeaulx, qui ſont femelles?
Puis qu'ilz ne peuuent ſoubs leurs ælles,
Produire generation?

I vn conſeil eſt aſſemblé,
Et raiſon ne ſoit la premiere,
Il ſera confus & troublé,
Sans concluſion de matiere:
Car pour bien ſçauoir la maniere,
Et de conſeil auoir l'eſpreuue,
Ne fault que raiſon ſoit derniere:
Mais qu'en la place elle ſe treuue.

* Car tout conſeil faict ſans icelle,
Ne vient point à perfection,
Comme femelle auecq' femelle,
N'engendrent que corruption:
Car quand ilz font production,
De leurs œufz,aulcun fruict n'en vient.
Tout ainſi ſans droicte action,
Conſeil inutile deuient.

* Voyſe doncques touſiours deuant
La raiſon comme vraye guide,
Et ne mettons noz faictz auant,
Qu'elle ne tienne en main la bride:
Car ſi tant peu elle nous ayde,
Noſtre faict bien ſe portera,
Et ne ſera point d'honneur vuide
Celluy,qu'elle ſupportera.

Inſuffiſance.

Inſufficientia.



Moy pauure chien de ma nature,
Si haſtif ſuys à deuorer,
Qu'en recepuant ma nourriture,
Ie ne l'oſe pas ſauourer.

E pain qu'on iecte à vn grand
chien mastin,
Il le deuore, & mange sans saueur:
La gueule bée il accourt au butin,
Pour de morceaulx estre prōpt recepueur.
Il ne prend goust ny à pain, ny à chair:
Tous ses morceaulx aualle sans mascher,
Pour retourner aux aultres plus soubdain.
Tout ainsi faict l'homme auare, & mōdain,
Qui prend des biens sans gouster & taster:
Il serre tout pour plustost se haster,
De retourner gaigner des aultres biens:
Iamais ne peult son vouloir contenter,
Tout ce qu'il a ne luy suffit en riens.

*Et toutesfoys le chien se rassasie,
En quelque temps, mais l'auaricieux
Ne peult oster des biens sa fantaisie,
Car d'en gaigner est tousiours soucieux.
Mais dequoy sert ceste grande abondance?
Vauldroit pas mieulx honneste suffisance
Pour se nourrir, que tant grandes richesses,
Que l'on acquiert en peines & destresses,
En grands labeurs & obstinez trauaulx?
Meilleur seroit, car ayez beaulx cheuaulx,
Terres, maisons, & tout ce que vouldrez,
Or, & argent, & les montz, & les vaulx,
Dedans cent ans (certes) n'en iouyrez.

Contre les brocardeurs.

Contra li garrullatori.



Petite fascheuse Arondelle,
Auez vous assez caqueté?
Gaignez au pied, tirez de l'aelle,
Fuyez vous en d'aultre costé.



E brocardeur, qui eſt trop importun,
Doibt eſtre mis de toutes gents arriere.
Impoſsible eſt qu'il n'en faſche quelqu'vn,
Tant en ſes dictz qu'en façon & maniere:
Car ſans garder bon ordre en ſa matiere,
Cauſe touſiours tant qu'il en eſt confus,
Et bien ſouuēt on s'en mocque en derriere,
De l'eſcouter les ſaiges font refus.

*Tant caqueter, tant parler ſans propos,
Eſt maintesfoys eſpece de folye.
C'eſt ſigne auſsi d'vn cerueau mal diſpos,
Auquel prudence eſt quaſi abolie.
Tel iargonneur engendre faſcherie,
Aux auditeurs, tout ainſi que l'Aronde
Faſche les gents, quand ſi longuement crie:
Car en ſon chant n'y a plaiſir du monde.

*Le babillard à grand' difficulté,
Pourroit garder la loy Pythagorique,
Qui du parler eſtoit la faculté,
Cinq ans entiers, c'eſt le terme olimpique.
Silence eſt doncq' plaiſante, & pacifique,
Sœur de Prudence & dame des ſecretz:
Taire ou bien dire eſt vn prouerbe antique,
Qui eſt gardé des ſages & diſcretz.

Defense du pays.

Difesa de la patria.



Vne Spartaine apperceuant son filz,
Qui s'enfuyoit auec les desconfictz,
Pour le pays si tresfort s'esuertue,
Qu'oultre nature elle l'occit & tue.


Omme couard, & lasche de courage,
Effeminé, trop timide & poaureux,
Ta fuyte m'a au cœur mise vne rage,
Qu'impossible est qu'il soit plus douloureux:
Car au lieu d'estre enuers toy amoureux,
Laissant pitie & doulceur maternelle,
Ie t'occiray d'vn glaiue dangereux,
Prenant le nom d'vne mere cruelle.

*Las, es tu nay contre loy de nature,
Qui nous contrainct nostre pays aymer?
Tant soit cruelle il n'y a creature,
Qui ne voulsist pour son pays s'armer,
Et tu t'enfuys. Cela est à blasmer:
Mais des blasmez ie ne veulx estre au cōpte
Mieulx vault mourant se faire renommer,
Qu'estre long tēps viuant à sa grād' hōte.

* Ia n'entreras en Sparte la cité,
Puis que tu fuys ainsi de la bataille,
Laissant la ville en sa necessité,
En te voulant enclorre en sa muraille.
Honneur me dict qu'à ce coup ie t'assaille,
Pour mieulx venger l'iniure du pays:
Ie le feray tant que l'esprit en faille,
Dont ie lairray les hommes esbahys,

Ingratitude.

Ingratitudine.



Le Lhierre croiſt autour d'vn arbre
& monte
Iuſqu'au coupeau, & tant croiſt ſa
puiſſance,
Que celluy arbre il offuſque & ſur-
monte,
Et en la fin luy porte grand' nuyſance.



H Lhierre ie t'ay trop porté,
Car en fin tu m'as surmonté:
I'ay trop souffert que ta verdure,
Print autour moy sa nourriture,
Et les fueilles & branches tiennes,
Se ioignissent auecq' les miennes.
Ie t'ay soustenu en ieunesse,
Et tu me nuys en ma vieillesse:
Car tu me portes grand dommage,
Par ton ample & obscur vmbrage,
Tant que mes fleurs & mes bons fruictz,
Sont par toy gastez & destruictz:
Et ne puis bailler à mon maistre,
Tel prouffit comme il souloit estre.
Ainsi est il de plusieurs gents,
Qui sont d'amytié negligents:
Et ne cognoissent les bienfaictz,
Qui par les aultres leur sont faictz:
Ains mettent toute leur estude,
Par le vice d'ingratitude,
A supplanter leurs bienfaicteurs,
Qui de leur faict sont conducteurs:
Car ceulx qui les ont esleuez,
Sont par eulx foullez & greuez,
Comme ingratz, pires que les bestes,
Qui sont en ce faict plus honestes.

Hayne recommencee, pire que deuant.

Odio ricomminciato pegio che prima.



Apres qu'vn charbon est estainct,
Et de rechef du feu attainct,
L'ardeur est plus grande beaucoup,
Qu'elle n'estoit à l'aultre coup.



Vand vn courroux eſt appaisé.
Et puis apres il ſe r'allume,
A l'eſtaindre il eſt malaisé:
Car plus que deuant ard & fume.
Ainſi que l'on voit par couſtume,
Vn charbon qui eſtainct ſera,
S'il r'entre au feu, qui tout conſume,
Plus ardemment il bruslera.

*Vne hayne recommencée,
Eſt beaucoup plus dure & cruelle,
Que n'eſtoit la fureur paſsée,
Et en ſort bien plus grand' querelle.
Si le feu monte en la ceruelle,
Ou il auoit deſia eſté,
La noyſe en ſera plus mortelle,
Plongée en ire & cruaulté.

* Celluy qui void doncq' courroucer.
Son amy, qui puis ſe r'appaiſe.
Il ne doibt point recommencer,
A le faire chauld comme braiſe:
Car s'il s'eſmeut en la fournaiſe
De ſon cerueau, tout gaſtera,
Et ne ſera iamais bien ayſe,
Iuſqu'à ce qu'il s'en vengera.

Vertu domine ſur les Aſtres.

Virtu a dominio ſopra le Aſtre.



Si vne femme eſt née ſoubz le ſigne
Du Scorpion, qui de la queue poingt,
Certes cela pourtant n'empeſche point,
Sa chaſteté, vertu tant ſaincte & digne.

Es naturelz, qui du ciel estu-
dient
Les haultz secretz, entre aultres
choses dient:
Le Scorpion auoir regard aux membres,
Et lieux honteux, & aux secrettes cham-
bres
De la matrice: ayant l'opinion,
Si femme naist dessoubz le Scorpion,
Qu'elle aymera le plaisir de la chair.
Mais Salomon, voulant plus hault cher-
cher,
Nous a escript, que l'homme de prudence
Dominera sur mauuaise influence
Des astres clers, & des signes cælestes.
S'ainsi n'estoit, nous viurions comme be-
stes,
Suyuant l'effect que nature nous donne.
Pareillement la femme, qui est bonne,
Ne sera point par constellation,
Folle de corps en sa condition,
S'elle ne veult: car raison l'admoneste
D'estre tousiours en tous ses faictz ho-
neste.
Et n'y a signe au ciel resplendissant,
Qui soit sur elle aulcunement puissant,
Si elle veult de ferme volunté,
Garder son corps par saincte chasteté.

Amour ne ſe peult celer.

Amore non ſi po celare.



Ie ſuys vn liure, auquel on apperçoit
Les grands ſecretz de l'amoureuſe flamme,
Ie ſuis gardé de ceſte belle dame,
Pour vn amy quelque part ou il ſoit.


Mour eſt de ſi grand' puiſſance,
Qu'il ne ſe peult touſiours ce-
ler:
Car il tent à la iouyſſance
Non obſtant baiſer, ou parler.
Regard ne peult le cœur ſaouler.
Le penſer repaiſt quelque temps,
Mais cela n'eſt que battre l'ær,
Iouyr faict les amants contents.

*Mais quand on perd tous ces acces,
Qu'on ne peult veoir, baiſer, ou dire,
Le cœur tresbuche en tel exces,
Qu'il veult ſes grands douleurs eſcripre:
A fin que l'aymé puiſſe lire,
Le dueil que l'aultre peult ſouffrir,
Et comme il eſt en ce martyre
Par faulte d'amour luy offrir.

*Ceſte dame donq' eſgarée,
De ſon amy trop rigoureux,
A eſcripre s'eſt preparée,
Ses regretz, & plainctz douloureux,
Pour les monſtrer à l'amoureux,
A fin qu'à elle ſe r'alie:
Mais par telz eſcriptz malheureux,
A chaſcun monſtre ſa folye.

Contre la foyblesse des Amoureux.

Contra la debolezza de gl'innamorati.



Si Cupido me vient lancer ses flesches,
Ses grands flambeaulx, & ses ardentes meſches,
Lors que ie dors & suis ensommeillée,
Que fera il quand seray resueillée?

Eulx qui ſont poingtz du mal
d'aymer,
Y trouuent touſiours quelque
excuſe,
Diſants: Qu'on ne ſe peult armer
Contre Amour qui vient entaſmer,
Leur cœur par ſa ſubtile ruſe.
Et comme ceſte dame accuſe
Cupido, qui d'aymer la preſſe,
Ainſi excuſent leur foybleſſe.

*Mais c'eſt trop grande laſcheté
De ſe laiſſer vaincre en ce poinct.
On ſçait bien que la volunté
Qui doibt viure en ſa liberté,
Eſt la maiſtreſſe, ou ne l'eſt point.
D'alleguer, Cupido me poingt,
Et me met au cœur vne rage,
C'eſt faulte d'auoir bon courage.

* Amour ne vient point en dormant,
Si ce n'eſt ſonge, ou fantaſie,
Que peult auoir vn fol amant,
Qui va l'amytié reclamant,
D'vne dame qu'il a choiſie.
Femme n'eſt point d'amour ſaiſie,
Dormant, veillant aulcunement,
Sans y donner conſentement.

De tribulation uient prosperité.

Di tribulatione vien prosperita.



C'est ma vie, & ma soustenance,
Quand ie brusle en vn feu ardant:
Mais si le feu s'en va perdant,
Ie peris en grand' desplaisance.



Ouuentesfoys prosperité
Prend naissance d'aduersité,
Et de la tribulation,
Vient grande cònsolation.
Le feu en monstre la maniere
Auquel est substance, & lumiere,
La substance est chaulde, & ardente,
La lumiere est clere apparente.
La grand' ardeur note tristesse,
Et la clarté ioye & lyesse.
Et comme apres nuict sans seiour,
Succede le clair, & beau iour:
Tout ainsi la iouye succede,
A douleur, dont elle procede.
La tuile en faict la clere preuue:
Car si au feu elle se treuue,
Et que la chaleur elle endure,
Elle deuiendra ferme & dure:
Et tant plus elle bruslera,
Tant plus elle s'endurcira.
Si nous sommes doncq' tourmentez
Et par aduersité tentez,
Nous debuons auoir esperance,
Qu'il en viendra ioye & plaisance.

Lyeſſe, & triſteſſe.

Allegrezza è triſtezza.



Celluy n'y a en ce monde viuant,
Qui des doulceurs d'icelluy n'ait gouſté
Et qui des maulx & douleurs n'ait taſté,
Ainſi que dict Homere treſſçauant.

Vpiter dieu, qui les haults cieulx gouuerne,
En son cellier tient publicque ta uerne,
A touts venants, par les main de Fortune:
Qui donne à boire, à chascun, & chascune,
En Verres clers, en Thasses & vaisseaulx,
Deux vins diuers de differents tonneaulx.
L'vn est clairet, petillant, vigoreux,
Ioyeux, & bon, friant, & sauoureux:
Et ce vin là, par vn valet bien gent,
Se tire en potz, qui sont d'Or, & d'Argent.
Le second vin est trouble & esuenté,
Gras & pesant, tout aigre & tout gasté,
Mesle de lie, estonné de tonnerre,
Tiré dedans aulcuns vieulx potz de terre.
Fortune est là, qui des yeulx ne void goutte,
Laquelle en verse à chascun pinte, ou gouste
Goutte n'y void: car alors qu'elle pense
Verser bon vin, ne verse que despense:
Aulcunesfoys le bon vin elle donne,
Pour le mauluais, ainsi qu'elle s'adonne.
Ioye & douleur denotent ces deux vins,
Dont nous beuuons qui sommes pellerins:
Et n'y a nul en faisant le voyage,
Lequel n'ayt beu d'vn ou d'aultre breuuaige.

Qui faict mal, hait la lumiere.

Chi fa male odia il lume.



Qui faict mal en quelque maniere
En tuant, & en destroussant,
Et à Dieu n'est obeissant,
Il hait verité, & lumiere.

Elluy qui à ſon prochain nuyt,
Et luy veult faire du dommage,
Cerche tenebres & la nuict,
Pour auoir mieulx ſon aduantage.
La clarté n'eſt à ſon vſaige,
Car elle luy faict mal à l'œil:
La main met deuant ſon viſaige,
Craignant la clarté du Soleil.

*Tous les larrons fuyent le iour,
Au moins le iour de cognoiſſance:
Brigants es boys font leur ſeiour,
Et meurdriers cerchent ignorance.
Celluy qui de tromper s'aduance,
Fait ſon cas (s'il peult) en cachette,
Soubz les tenebres d'oubliance,
Et n'en fait miſe, ne recepte.

*Or cependant que temps auons
Laiſſons la noire obſcurité,
Le reluyſant Soleil ſuyuons,
Qui rend par tout ſi grand' clarté:
Lequel a de luy atteſté,
Que qui ſuit ſa bonté diuine,
Il ſuit lumiere & verité,
Et en tenebres ne chemine.

Chaſteté uainc Cupido.

Caſtita vince Cupido.



Contre Pallas Cupido ſon dard lance,
Mais au deuant elle met ſon eſcu:
Et faict ſi bien qu'elle le rend vaincu,
Tout deſnué d'armes & de puiſſance.

Ainčte Pallas deesse trespudique:
L'honneur t'est deu,& pris victorieux:
Tu as vaincu Cupido l'impudique,
Adoulcissant son vouloir furieux.
Ton chef bening, cæleste & glorieux,
Sera orné du L'aurier de victoire:
Et pour accroistre encores mieulx ta gloire,
La palme en main te fault pour signe & marque:
Cõme a bien sceu coucher en son hystoire,
Ton grand amy le tresſçauant Petrarque.

*Suyuez, suyuez mes dames ceste cy,
Qui sçait tres bien à l'amour resister:
C'est chasteté qui faict crier mercy
A fol amour, quand il veult persister.
Soubz son guidon, vueillez doncq' assister,
Contre la chair gaignerez la bataille.
Si vous voyez que Venus vous assaille,
Prenez pour vous l'escu de chasteté:
Lors ne craindrez son pouoir vne paille
Si vous auez armes d'honesteté.

La cruaulté d'Amour.

La crudelta d'Amore.



Puis que ie sents par amoureux encombres,
Vn feu qui met cœur & corps à torment,
Sans recepuoir de dame allegement,
Fault que l'esprit s'en voise soubz les vmbres.



'Homme bruslāt en ardeur excessiue
De fol amour, pour la beaulté naifue
De quelque dame, ou belle damoyselle,
Est il pas fol de tant souffrir pour elle?
L'homme est il pas d'vne sotte nature,
De tant souffrir pour beaulté qui peu dure,
Maulx, & trauaulx, tristesses, & malheurs?
Pour vn plaisir on a mille douleurs.
Tu veoys (lecteur) ce malheureux souldard,
Dont sort vn feu qui le consume & ard:
Et lequel feu ne vient point de dehors,
Ains vient du cœur au milieu de son corps.
Parquoy ne peult ce fol amant se plaindre,
Si ceste ardeur le vient brusler & poingdre:
Veu que c'est luy qui le souffle & allume,
Pour se brusler. Mais femme par coustume,
Quand il aduient que l'homme est pauure & nud,
Sans biens, sans croix, sans quelque reuenu,
Elle le hait, & de soy le dechasse,
En lieu d'aymer, rudement le menasse.
Il appert doncq' qu'vn prodigue amoureux
Reçoit en fin le refus rigoureux:
Car quand il a ainsi son bien perdu,
Il est laissé dolent, & esperdu.

Recognoiſtre ſon imperfection.

Riconoſcere ſua imperfectione.



Touſiours ſe ſent par orgueil eſleué,
L'homme mondain de ſa condition:
Mais s'il cognoiſt ſon imperfection,
Humble ſe tient comme vn boiteux greué.

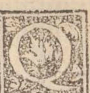
N veoid souuent cest embleme, & enigme
Verifié: car l'hõme qui s'estime
Digne d'honeur, de richesse, & d'auoir,
Pour sa beaulté, pour sa force, & sçauoir,
En presumant plus de soy grandement
Qu'il n'a d'esprit & de bon iugement,
Honeur pretend, & grande authorité,
Par vaine gloire & par temerité,
Et se veult faire obeir comme maistre:
Ainsi qu'il est denoté par le sceptre,
Et par vne ælle apposée au talon
Qui l'homme rend esleué & felon.
Voyla que fait l'homme de sa nature:
Mais s'il cognoist comme il est crëature
De Dieu viuant, faict de bouë & de fange,
Il trouuera cest orgueil bien estrange.
Il ne vouldra sceptre ne diademe,
Renoncera au desir de soy mesme:
En contemplant telle fragilité,
Sera mué en toute humilité.
Il se verra pauure & nud de tout bien,
Et que de luy il ne peult faire rien,
Sans le secours de Dieu, qui est piteux.
Et cela est noté par le boiteux,
Qui pour debout, & droict se maintenir,
Sur la potence il se veult soustenir.

Contre les diuers assaults d'Enuie.

Contra diuersi assalti d'Inuidia.



Le Herisson qui des Chiens est vené,
Pour euiter leur cruelle morsure,
Tout rond se faict, & pour sa garde seure,
Est de picquantz par tout enuironné.



Vand tu feras d'enuieux affailly,
Ne monftre pas ton courage failly:
Mais prends bon cœur armé de patience,
Te monftrant fort, & plein de fapience,
Pour refifter aux calumniateurs,
De ton renom & bien difsipateurs.
Soys tout conftant contre les calumnies,
Blafmes, mefdictz, iniures, & enuies,
Qu'on pourroit bien inuenter contre toy.
Si les mauluais te mettent en efmoy,
Par leurs faulx dictz, mõftre toy biẽ difcret
Et encontre eulx clos, couuert & fecret:
Ainfi que faict le fubtil Heriffon,
Qui fçait tresbien la maniere & façon
De fe garder à l'encontre des Chiens,
Si fagement qu'on ne luy nuit en riens.
Car quand il veoid, qu'il eft affailly d'eulx,
Pour fe garder en ce faict tant doubteux,
En rond fe met, voyre par vn tel oldre,
Qu'aulcun des Chiens n'a pouoir de le mordre.
Il eft en foy de tous couftez fermé,
Et de picquantz trefdangereux armé.
Que fi les Chiens le viennent approcher
Pour le tuer, pour le mordre ou toucher,
A fes picquantz tresfort fe picqueront,
Et tout foubdain ilz s'en reculeront.

L'ymage de Temerité.

L'immagine di Temerita.



Temerité trop ieune ſotte,
Sur vn cheual voltige & trotte
Sans ſelle, ſans reſne, & ſans bride,
Et ſans auoir aulcune guide.



QVi veult paindre à la verité
L'ymage de Temerité,
Il fault qu'elle soit toute nue.
Et pour estre encor' mieulx cogneuë,
Elle cheuauche vn grand cheual,
Qui court & poste à mont & val,
Pource qu'il n'est encor' dompté:
Car aulcun n'a sur luy monté,
Et(qui pis est)n'a bride,ou frain,
Qu'elle peust tenir en la main.
Ains court comme descognoissante,
Sans tenir chemin,voye,ou sente:
Et des esperons poingt & picque
Ce cheual,qui ses piedz applicque,
A ruer & saulter en l'ær
Si fort,qu'on ne le void aller.
Elle a des fleurs vne coronne,
Qui son plaisant chef enuironne:
Et ses cheueulx longs & espars,
Derriere elle de toutes parts,
Pendent & voletent au vent.
Ceste hystoire est mise en auant,
Notant qu'en folle hardiesse,
N'y a grand' raison,& sagesse:
Car elle est trop auantageuse,
Trop indiscrete & oultrageuse.

Noblesse de science.

Nobilita di scientia.



Achilles grand honneur merite
Pour sa prouesse redoubtable:
Homere acquiert honneur semblable,
Pour l'hystoire qu'il a escripte.

E gentilhomme expert au
faict des armes,
Qui est ducteur des fortz
& preux gens d'armes,
Merite auoir tresgrand re-
nom & prix:
Et mesmemẽt quãd aux chocs, & allarmes,
Se mõstre preux,& ne crainct les vacarmes,
Des ennemys qu'il veult tenir surpris.
Si pour le bien publicque a entrepris,
Quelque grand cas comme homme bien
appris,
Et de repos à labeur faict eschange:
Son temps y va,son bien y est compris,
Son propre corps y est bien souuent pris,
La raison veult qu'il en ayt grand' louẽge.
* Non moindre honneur & non moindre
noblesse
Acquiert l'autheur,qui par art & sagesse
Cõpose & faict q̃lque hystoire & cronique:
Car si vn prince a faict haulte prouesse,
Ou quelque cas venant de gentillesse,
On l'oubliroit sans cest art & practique.
Par l'escripuain on veoid la chose antique,
Ainsi qu'à l'œil on l'estime autentique,
Aux successeurs en reste la memoire.
I'en dy aultant du facteur poëtique,
De tout esprit bon,& scientifique,
Qui pour ses dictz merite hõneur & gloire.

Secret eſt à louer.

Il ſecreto e laudabile.



Ainſi que le Lymas ſe tient
En ſa coquille, en grand ſecret:
Tout ainſi l'homme ſe maintient
Clos, & couuert comme diſcret.

Ertes tu es grandement à priser,
Petit Lymas, en ta coquille enclos.
On ne te peult occire, ne briser,
Si tu n'estois de ta maison forclos.
Tu vis lëans en asseuré repos.
Tu te retraitz quand on te faict offense.
Nul n'apperçoit ne cognois ton dispos:
Car ta maison te sert bien de defense.

*Ainsi deburoit faire l'homme prudent,
Se tenir quoy & ferme en sa pensée,
Fuyr le mal, quand il est euident,
Prendre Fortune alors qu'est aduancée:
Saillir entend quand la peur est passée,
Se declairer en temps & en saison,
Et se celer (toute crainte cessée)
Comme tu fais dans ta coque & maison.

*Tu monstres bien par ta condition,
Que le secret sert à l'vtilité,
Au grand profit & augmentation
De tout chascun, à dire verité:
Comme vn prouerbe antique, a recité
A plusieurs gents, *Demeure auecques toy:*
Pour demonstrer en la necessité,
Qu'il n'est si bon, que d'estre à tout par soy.

La fin nous faict touts egaulx.

Il fine ne fa tutti æquali.



La terre est egale a chascun,
Par tous les pays & prouinces:
Aussi tost faict pourrir les princes,
Que les corps du pauure commun.

Vr l'eſchiquier ſont les eſchecz
aſsis,
Tous en leur reng, en ordre
bien raſsis:
Les roys en hault pour duire les combatz.
Les Roynes pres, les cheualiers plus bas,
Les folz deſſoubz, puis apres les pions,
Les rocz auſsi de ce ieu champions:
Et quand le tout eſt aſsis en ſon lieu,
Subtilement on commence le ieu.

*Or vault le Roy, au ieu de l'eſchiquier,
Mieulx q̃ la Royne, & moins le cheualier:
Chaſcun pion de tous ceulx là moins vault.
Mais quãd c'eſt faict, & que le ieu deffault,
Il n'y a Roy, ne Royne, ne le Roc,
Qu'enſemblement tout ne ſoit à vn bloc
Mis dans le ſac, ſans ordre ne degré,
Et ſans auoir l'vn plus que l'autre à gré.
Ainſi eſt il de nous pauures humains:
Car aulcũs ſont Empereurs des Romains,
Les aultres Roys, les aultres Ducz & cõtes,
Aultres petitz dõt on ne fait grãds cõptes.
Nous iouons tous aux eſchecz en ce mõde,
Entre les biẽs, ou l'vn plus qu'aultre abõde
Mais quand le iour de la vie eſt paſsé,
Tout corps humain eſt en terre muſsé:
Aultãt les grands que petits terre cœuure,
Tant ſeulement nous reſte le bon œuure.

De ieu, pauureté.

Del ioco, pouerta.



Ie suis marry, dolent, & esperdu:
Car à ce ieu ie perds biens & cheuance.
Mauldicte soit la miserable chance,
Qu'auois perdu si ie n'eusse perdu.

CEst embleme nous fait sçauoir,
Qu'il n'est chance qui ne retourne.
Car toy, pipeur, qui veulx auoir
L'or, l'argent, le bien, & l'auoir
De quelque innocente personne:
Les dez dedans ta main tu tourne,
Et fais sur table cheminer,
Cuydant ta chance r'amener.
Mais s'elle vient tout au contraire,
Tu lieues les dez vistement:
Et toutesfoys, finablement,
Tu perds sans y sçauoir que faire.

* Celluy qui cherche tromperie,
La tromperie luy reuient:
Par ieu de sort & menterie,
Quoy que la chance se varie,
Contre le trompeur elle vient.
Et souuent ce trompeur deuient,
Tout nud (comme vn Loup affamé)
Et par le ieu est diffamé
Rien ne luy reste que la honte,
Et pauureté, que nous doubtons:
Il à beau prendre des iectons,
S'il peult reuenir à son compte.

Contre les flateurs.

Contra li adulatori.



Le Crocodille ayant la gueule ouuerte,
Dedans vn champ s'endort sur l'herbe
verte.
Vn serpenteau dedans son corps luy entre,
Et pour sortir il luy perce le ventre.



'Eſt vn grand danger de laiſſer
Entrer en ſa maiſon flateur.
Garde toy bien de t'abaiſſer,
Pour ouyr parler telz menteurs:
Car ſouuent les adulateurs,
Reſſemblent au ſerpent, qui tue
Le Crocodille: & s'eſuertue,
Pour l'occire, de le ronger.
Ainſi le flateur conſtitue
Cil' qui l'eſcoute, en tel danger.

*Pource, Princes & gros ſeigneurs,
Et vous gouuerneurs de famille,
Gardez vous de ces blaſonneurs,
Souuienne vous du Crocodille:
Car leur langue faulſe & ſubtile,
Ne taſche qu'à vous decepuoir,
Ou pour voz richeſſes auoir,
Dont en fin vous repentirez:
De les fuyr faictes debuoir,
Et tresbien vous en trouuerez.

Les grands ne doibuent craindre la Mort.

Li grandi non debbeno temer la Morte.



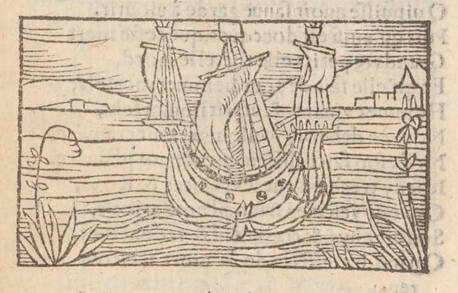
Ceste coronne enlaßée de Verms,
Monstre à chascun, & mesmement au prince.
Que mort prend tout, qu'elle meurdrist & pince,
Et faict gesir les plus grands à l'enuers.



A mort à tous eſt egale & commune,
N'eſpargnant nul, & eſt ainſi comme vne
Entiere loy, ſoubz laquelle obligez
Sont tous humains de ce monde affligez.
Par là conuient tous les viuants paſſer:
Il fault mourir, il nous fault treſpaſſer,
Celuy n'y a, tant puiſſe loing courir,
Qui puiſſe auoir ſauuegarde à mourir.
Puis qu'ainſi eſt doncques, que ceſte mort
Grands & petits elle tue, elle mord,
Et qu'elle fait de tous hommes mortelz,
Hommes viuants & eſprit immortelz,
Nous ne debuons icelle mort tant craindre,
Ne de ſon faict aulcunement nous plaindre.
Ie ſçay tresbien que les princes & Roys,
Qui ont veſcu en triumphantz arroys,
S'on esbahys, & craignent & redoubtent,
Quand les effectz de la mort il eſcoutent:
Mais cela vient du regret des richeſſes,
Des biens mondains, de ioyes & lyeſſes.
Que s'ilz auoient de la mort bien gouſté
La grnad doulceur, la grande vtilité,
Comme elle fait les hommes bien heureux:
Ilz ne feroyent esbahys ne paoureux,
Mais attendroient en eſperance l'heure,
Que le bon Dieu a eſtably qu'on meure.

Doulce parolle rompt ire.

Dolce parola rompe l'ira.



Ainsi que ce petit poisson,
Peult arrester vn grand nauire:
La langue en pareille façon,
Rompt toute fureur, & grande ire.

Edans les flotz & vndes de la mer
Nage vn poiſſon de petite ſtature,
Que mariniers ne deuſſent point aymer,
Pource qu'il eſt d'vne telle nature:
Que s'il ſuruient vne nef d'aduenture,
Et il s'y ioinct, elle s'arreſtera
Cõme en grauier, ou terre ferme & dure,
Tant qu'il y ſoit elle ne bougera.

* Semblablement la bien petite langue,
Membre ſubtil fort delié & tendre,
Quand elle vient à faire vne harengue,
Pour ſe vouloir de chaſcun faire entendre:
Elle a vertu de pouuoir rompre & fendre,
Par ſa doulceur vne ire furieuſe.
Contre la langue on ne ſe peult defendre,
Quand la parolle eſt doulce, & gracieuſe.

* Et tout ainſi que ceſte nef s'arreſte
Par Eſchinez, qui a ſi petit corps:
Ainſi fureur pleine d'ire & tempeſte,
Par beau parler ſe mue en bons accordz.
La langue peult encontre les plus forts,
Pour les induire à doulceur & pitié.
Quand beau parler fait doncques ſes effors,
Il conuertit la haine en amytié.

Dessoubz beaulté gist deception.

Sotto bellezza iace inganno.



Bien souuent soubz quelque beauté,
Et soubz bonne & doulce apparence,
Gist fallace & desloyaulté,
Dont on ne sçait la difference,



N hõme auoit vne femme assez belle,
Qui n'estoit pas à son gré bien fidelle:
Et meit cela si bien en fataisie,
Qu'il en tomba au mal de ialousie,
Voire à bon droict. Or feit il tost apres,
Aux parents d'elle vn banquet tout expres,
Et apres boire & leuées les tables,
Leur racompta en motz non delectables,
Comment sa femme alors se gouuernoit,
Et qu'enuers luy tresmal se maintenoit:
En concluant & donnant à entendre,
Qu'il la qttoit, & qu'il leur vouloit rẽdre.
Ont luy respond, Que soubz claire beaulté
Estre ne peult telle desloyaulté:
Et qu'elle auoit l'apparence & la face,
D'honesteté & vertueuse grace.
Ah mes seigneurs (dit il) voyez vous pas
Ces beaulx souliers, dont ie marche grandz pas?
Ilz sont tous neufz, mais ne sçauez ou est ce,
Que l'vn d'iceulx secrettement me blesse:
Car soubz doulceur par dehors embasmée,
Gist vne aigreur dedans enuenimée.

Par le propos que ce mary deduit,
Voyons que n'est tout or ce, qui reluit:
Et que vray est du poëte vn prouerbe,
Que le serpẽt gist souuẽt dessoubz l'herbe.

Plus par doulceur, que par force.

Piu per dolcezza, che per forza.



Contre la froidure du vent,
L'homme se tient clos, & se serre:
Mais le soleil le plus souuent
Luy faict mettre sa robbe à terre.



Vand le vent eſt fort & ſubit,
Violent pour robbe emporter,
L'homme ſe ſerre en ſon habit,
A fin qu'il ne luy puiſſe oſter.
Mais quand le Soleil vient iecter
Sur luy ſes raidz clers, & luyſants,
Le chauld le fait ſans arreſter
Deſpouiller ſes habitz plaiſantz.

*Ainſi amytié & doulceur,
Fait plus que force & violence:
Doulceur eſt d'amour propre ſœur,
Qui rend l'homme plein d'excellence.
Il ne fault doncq' mettre en ſilence,
Ceſte treſnoble courtoiſie:
Mais l'extoller en precellence,
Comme vne vertu bien choiſie.

*Hommes, chaſſez de vous rigueur,
Qui voſtre grand' beaulté efface,
Prenez de doulceur la vigueur,
Qui enrichira voſtre face.
Doulceur a bien meilleure grace,
Qui rend le viſaige amoureux,
Que d'eſtre dict en toute place,
L'oultrecuydé, fol, rigoureux.

Doulceur en mariage.

Dolcezza in matrimonio.



Combien qu'en mariage on treuue
Espines, chardons, plainctz, & pleurs:
Il y a außi par espreuue
Grands plaisirs, fruictz, fueilles, &
fleurs.

Vne coustume estoit en Bœotie,
Que quand la femme à l'homme s'associe
Par mariage, & le iour est passé,
Qu'on à bien beu, mangé, chanté, dansé,
Et la nuict vient qu'on couche l'espousée,
Qu'à l'abandon du mary est posée:
Au soir bien tard quelqu'vne luy apporte
Vn chappellet fait d'vne estrange sorte:
Car il est faict de chardons, & espines,
Semé de fruictz à manger bons & dignes.
Le chappellet est trop mal gracieux,
Mais autour est le fruict delicieux.
Et tel est il presenté par les dames
A l'espousée, en signe que les femmes
Doibuēt porter toutes calamitez,
Trauaulx, douleurs, peines, aduersitez,
Qui reiglement viennent en mariage.
Et s'ainsi fait l'espousée bien sage,
Vn tresgrand fruict en la fin trouuera,
Et apres mal tout bien succedera.
Ne craigne doncq' homme, qui se marie,
Ne femme aussi d'y trouuer fascherie.
Parmy cela vn chascun soit bien seur,
Qu'il trouuera quelque fruict & doulceur:
Ainsi qu'on treuue entre picquantz chardon,
De tresbons fruictz, delicieux & bons.

La force d'Amours.

La forza di Amore.



Cruel enfant, si ton feu brusle, & ard
Les cœurs humains par flammes & flammesches,
Pourquoy ton arc tire il tant de flesches?
Veulx tu soubs toy chascũ faire souldard.


E dieu d'amour, l'enfant tresin-
humain,
Tient vn bel arc dedãs sa dextre
main,
Dont il descoche vne ague sagette,
Que rudement contre vne dame il iecte:
Dont il la naüre, & fiert, par grãd' rigueur,
Tant qu'elle perd de raison la vigueur.
Elle a le coup, dont la playe est profonde,
Qui ne guerit pour q̃lque herbe du mõde:
Et (qui pis est) impossible est qu'on tyre
Hors de son cœur le fer plein de martyre.
En l'aultre main tiẽt vn feu plein de flãme
Dans vn cornet, dont il brusle & enflãme,
Vn amoureux: lequel ne peult trouuer,
Contre ce feu vn assez froid hyuer.
En viuant meurt, il a vie en mourant,
Et est sans cesse en ce feu demourant:
Qui tousiours brusle, & ne peult consom-
mer.
Si on s'enqert pourquoy le dieu d'aymer,
Vse de feu: le cas est tout notoire,
Qu'il ne pouuoit de son bel arc d'hyuoire
Tãt descocher, qu'il peust chascũ attaĩdre,
Dont à Venus sa mere, s'alla plaindre.
Qui tout soubdain luy feit present & don,
De la moytié de son ardant brandon,
Pour en brusler les amoureux infames:
L'arc, & les traictz il garda pour les fẽmes.

Hayne entre les amys, & secours trouué aux estrangers.

Odio fra gl'amici, e trouuato soccorso dalli strani.



L'oyseau de proie en cherchant sa pasture
Treuue les faons du plongeon dessus l'eau,
Manger les veult ce trescruel oyseau:
Mais l'eau les sauue & meine à l'adventure.

Eulx là ſouuent qu'on penſe
bons amys,
Sont apperceuz & trouuez en-
nemys:
Et ceulx qu'on cuyde ennemys ſans pitié,
Sont ceulx, deſquelz on recœuure amytié.
Comme il appert par ceſt oyſeau ſauuaige,
Qui vient chercher proye ſur le riuaige
Des grandes eaux: ou le Plongeon ſe tient,
Et dans ſon nyd ſes petits entretient.
Celluy Plongeon habitant ſur les eaux,
Y faict ſon nyd entre les verds roſeaulx:
Et là nourrit ſes petits doulcement.
Mais l'aultre oyſeau y vient cruellement,
Pour les manger: & eſt tant impiteux,
Qu'il deſcognoiſt eſtre oyſeau ainſi que
eulx.
De faict, s'efforce à les prendre, & manger,
Mais l'eau les met hors de ce grand dãger.
Car elle croiſt ſi merueilleuſe, & forte,
Que les petits, & le nyd elle emporte,
Sans le greuer: & les meine à bon port,
Les preſeruant de peril & de mort.
Ces oyſeaulx dõcq' ont trouué gracieuſe,
L'eau de la mer, qui eſt tant perilleuſe:
Et au contraire ont trouué cruaulté,
Peril de mort, ſans nulle loyaulté,
En vn oyſeau de leur genre & couſtume,
Qui eſt comme eulx veſtu de belle plume.

Discorde haye de Dieu.

Discordia è in odio à Dio.



Lors que discorde eut esté expulßée,
Des cieulx luysants, par le dieu Iupiter,
Et qu'il la feit en bas precipiter,
La guerre fut en terre commencée.


Iſcorde vn iour ſe voulut entre-
mettre
Entre les dieux & deeſſes ſe
mettre,
Là hault es cieulx: mais n'y fut pas lõg tẽps
Qu'ẽtre eulx eſmut grãdz noiſes et cõtẽtz
Ce que voyant la puiſſance diuine,
Craignant le ciel tresbucher en ruyne,
Et les diſcordz & propos odieux,
Trop s'eſmouuoir entre les puiſsãts dieux:
Du hault du ciel la feit tomber en terre,
Ou elle eſmeut contention & guerre,
Entre les gents, par lõgs plaidz & proces,
Armes, couſteaulx, & telz piteux exces.
Hayne elle eſmeut entre le filz & pere,
Entre les ſœurs, entre la fille & mere,
Entre les Roys & princes eſtrangers,
S'accompaignãt de mort en telz dangers.
De ce temps là, les lieux de paradis,
Pour tant de maulx luy furent interdictz:
Car là ou ſied la grand' diuinité,
Eſtre ne peult noyſe & hoſtilité.
Le Dieu des dieux ne veult point de diſ-
corde:
Car il eſt Dieu de paix & de concorde.
Mais tant de temps que ce monde ſera,
En ces bas lieux diſcorde habitera.
Noꝰ deũriõs dõcq' noſtre mort ſouhaiter,
Pour les beaulx lieux de la paix habiter.

Le courroux rappaisé, ne restabli l'offensé.

L'ira placata, non risa l'offesa.



Quand le Cerf est blessé iusqu'au mourir
De rien ne sert que l'arc soit desbendé:
Car pour cela n'en peult estre amendé.
L'arc desbendé ne le sçauroit guerir.



QVand nous auons quelque răcune, ou hayn
Iectant propos & parolle vilaine
Contre vn prochain, nous ſommes le
chaſſeurs,
Apres le Cerf dans le boys pourchaſſeurs:
Dont il aduient, quand ainſi nous chaſſons
L'homme hay, tresfort le menaſſons
De le tuer, & tant croiſt la menaſſe
Qu'il eſt bleſsé. O la piteuſe chaſſe!
Il eſt naüré aulcunesfoys ſi fort,
Qu'on ny attend remede, que la mort.
Il eſt naüré maintesfoys par les armes,
Par les trenchants des couſteaulx, & guiſarmes.
Il eſt naüré maintesfoys par la langue,
Quand contre luy elle faict la harangue
D'inimytié, qui eſt intollerable.
Et en ce cas elle eſt à l'arc ſemblable,
Qui ſans ceſſer ſe met à deſcocher,
Pour en naürer l'ame, & le corps tant cher:
En detractant la perſonne nommée,
Et luy oſtant ſa bonne renommée.
Puis peu à peu la hayne ſe desbende:
Mais noſtre Dieu expreſſement commande,
Que nous ſoyons bien reconciliez,
Et par amour & charité liez
A ce prochain. Car rien ne ſert de dire:
A luy n'ay plus aulcune hayne, ou ire:
Penſe chaſcun à la ſentence vraye,
L'arc desbendé ne gueriſt pas la playe.

Amytié entre les freres.

Amicitia fra fratelli.



Si amytié se treuue es estrangers,
De combien plus entre amys &
parens,
Doibt elle auoir ses effectz apparens,
Non pas faintifz, desloyaulx ne legers?


N pere eſtoit au lict de mort giſant,
Qui appella (ſon teſtament faiſant)
Ses troys enfants: auſquelz cõme diſpos
Il diſt ces motz entre pluſieurs propos:
Mes beaulx enfants, le principal moyen,
Pour maintenir en valeur voſtre bien,
C'eſt auoir paix, & amytié enſemble.
Que ſi aulcun de vous ſe deſaſſemble
De l'amytié, qui entre vous doibt eſtre,
Tout auſsi toſt vous verrez apparoiſtre
Perte ſur vous, & malheur qui ne fine:
Car grand diſcord tourne tout en ruyne.
Mais tãt de temps que vous entr'aymerez,
Proſperemment en biens proffiterez.
Qu'il ſoit ainſi, chaſcun prenne vne fleſche
Entre ſes mains, & s'efforce & empeſche
De la briſer. Lors ſelon ſa deuiſe
Des troys enfants, chaſcun ſa fleſche briſe.
Prenez (dit il) & enſemble amaſſez,
Chaſcune fleſche, & puis vous efforcez
De les briſer. Les enfants obeyrent,
Enſemblement toutes les fleſches meirent,
En vn trouſſeau: mais nul, tant fut puiſſant,
Ne les rompit. Le pere eſiouyſſant
Leur dit: Enfants, tant qu'enſemble ſerez
Par amytié, aulcun mal vous n'aurez:
Mais quand l'amour entre vous ceſſera,
Tout voſtre bien alors s'effacera.

Contre celluy qui est cause de son mal.

Contra quello che causa del suo male.



L'Oye se faict tort & dommage,
Car la legere plume porte,
Dont on faict au traict son pennage,
Qui naure l'Oye & la rent morte.



'Arbaleſtier a de couſtume,
Prendre de moy pauure & ſimple Oye
De mes ælles la belle plume,
Qu'au long du traict ioinct & employe.
Et ce traict contre moy enuoye,
Ma plume l'ayde à l'apporter:
Alors s'il me treuue en la voye,
La mort me vient là arreſter.

* Ie ne doibs point eſtre accusée
Si ie ſuis cauſe de mon mal:
Ains doibs pluſtoſt eſtre excusée
Pour mon inſtinct, qui eſt brutal.
Mais l'homme treſnoble animal.
En qui raiſon git & repoſe,
Eſt à ſoymeſmes deſloyal,
Quand il eſt de ſon mal la cauſe.

* L'hõme doibt bien prendre à luy garde,
Qu'en ſon parler & en ſon faict,
Trop ne s'aduenture & hazarde,
Qu'il n'en ſoit ſurprins & deffaict.
Si en luy il cognoiſt effect
Doubteux, dont bien, ou mal ſuruient:
Au vouloir ne ſoit ſatisfaict,
Car pluſtoſt mal que bien aduient.

Triumphe de humilité.

Triumpho di humilita.



Vn doulx Aigneau soubz son pied tient
Le Lyon des bestes le prince.
Humilité maistrie, & vince.
Les plus grands, que terre soubstient.



Etit Aigneau tant humble &
innocent,
Tu as vaincu ce Lyon grande
beſte,
Tu luy a mys ton pied deſſus ſa teſte
Vers toy s'encline & au faict ſe conſent.
Il fleure bien ta doulceur, & la ſent:
Ton pied doulcet fait ſes crins abaiſſer,
Et ſa fureur du tout en tout ceſſer:
Ses yeulx cruelz ſe baiſſent vers la terre.
Tu as ſur luy, non par ta force acquis,
Mais par doulceur, vn grand triumphe ex-
quis,
Tant qu'il eſt pres de te quitter la guerre.

*O que tu es de Dieu la bien aymée
Humilité, au bel Aigneau ſemblable!
Ta courtoyſie & façon amyable
Vince l'orgueil, qui a la teſte armée.
Tu reluyras par claire renommée,
En rapportant triumphe de victoire.
Ton nom au chef de la ſacrée hyſtoire
Sera eſcript, non pas ſoubz lettres cloſes:
Et ſoubz tõ nom ſera mis (pour memoire)
Humilité, qui vince toutes choſes.

Le uainqueur ſurmonté par le uaincu.

Il vincitor ſuperato dal vinto.



Le cault Serpent s'efforce de ronger,
Rompre & briſer l'eſpée clere & nue,
Mais ceſte eſpée, au Serpent diminue
Toutes ſes dents, & taſche à s'en venger.

N grand Serpent d'aduenture arriua
En quelque lieu, vne eſpée il trouua,
Au tour de qui il eſpreuue ſa force,
Et de ſes dents contre l'acier s'efforce.
Sa fureur croiſt en rage vehemente,
Ses dents aguiſe & ſon pouuoir augmente,
Pour cuyder rompre, & briſer piece à piece
Ce cler baſtō. Ce qu'il n'euſt faict en pieces
Car en rongeant ce glaiue, il ſe trompoit,
Toutes ſes dents vne à vne rompoit:
Et en la fin vne dent ne luy reſte,
Que par l'acier de tomber ne ſoit preſte.
Par ce Serpent remply de cruaulté,
L'homme vainqueur eſt ſigné & noté:
Et par le glaiue eſt deſigné au iuſte,
L'homme vaincu, qui n'eſt pas ſi robuſte.
Et toutesfoys bien ſouuent il aduient,
Qu'à ce vaincu obeyr il conuient:
Et que celluy qu'on eſtime vainqueur,
Soubz le vaincu perd force, ſens, & cœur.
Ainſi eſchet en fortune bellique:
Que ſe vn vainqueur contre vn vaincu ſe picque,
Sur luy cherra la perte & accident:
Ainſi qu'il eſt du Serpent euident.
Qui en cuydant deſpecer vne eſpée
Se rompt les dents, la langue s'eſt couppée.

L'ymage de Nemesis deésse de iuste uengeance.

L'immagine di Nemesis dea di iusta vendecta.



Nemesis puissante Deésse
Lente, mais vraye vengeresse,
Punist de droict & par raison,
Selon le temps & la saison.



O Nemesis, pourquoy en ton hy-
stoire,
Tiens tu en main la palme de
victoire?
C'est pour monstrer qu'à la fin ie surmõte
Mes ennemys, à leur dommage & honte.
Pourquoy tiens tu dedans ta dextre main
Ce mords de bride? A fin que tout humain
Soit enseigné, qu'en faisant la vengeance,
Il fait le frein de sobre temperance.
Ie m'esbahys encor' de tes façons,
Dessoubz tes piedz que font ces Limaçõs?
Note (lecteur) qu'ainsi qu'à petit pas
Va le Limas, & ne se haste pas:
Semblablement ie ne suis point hastiue,
A me venger, ains fort longue & tardiue.
Que signifie aussi, que ie veoy estre
Aupres de toy la coronne & le sceptre?
C'est pour donner à entédre en tous lieux
Que ie punis les fiers & orgueilleux:
Et qu'il n'y a si grand seigneur, ou Roy,
Dont le peché ne soit puny par moy.
Pourquoy es tu si descouuerte & nue?
A celle fin que ie sois mieulx cogneuë:
Mais sois certain, quoy que le tẽps rauisse,
Ie venge tout par le droit de iustice.

Fault euiter mauluaise fortune.

E necessario fugir gattiua fortuna.



Se vn Liepure marin sent venir
Sur mer la tempeste & tonnerre,
Incontinent se met à terre
Pouruoyant au temps aduenir.



I tu cognois q̃ fortune diuerse
Te soit vn temps trop fascheu-
se & aduerse,
Et que les flotz de ceste mer
mondaine
Battent ta nef par tempeste soubdaine:
Faire tu doibz comme vn Liepure marin,
Qui void le ciel attrempe & serain,
Dont il est gay,& nage entre les vndes.
Mais si les eaux & leurs vagues profondes,
Sont en fureur par les vents concitées,
Par la tempeste & orage excitées:
Lors se met il en terre ferme & seure,
Et en ce lieu,du mauuais temps s'asseure.
Car ce n'est point sa ioye & sa santé
D'estre en la mer griefuement tourmenté:
Ains est bien mieulx dessus la terre verte,
Là,non ailleurs,sa ioye est recouuerte.
Fais doncq' ainsi,si l'aduerse fortune
Vers toy se monstre amere & importune.
Et si tu sents que l'eau d'aduersité
Tombe sur toy:soys alors incité
D'en saillir hors & prendre terre ferme.
C'est à noter,qu'il fault que tu conferme
Tes bons propos soubz espoir d'auoir
mieulx:
Et ton cœur soit constant & vertueux,
Au naturel ioignant le sens acquis,
Temporisant ainsi qu'il est requis.

Qui nuyt à aultruy, il nuyt à soymesmes.

Chi noce altruy, noce se stesso.



L'homme qui veult le liepure marin prendre,
Tout aussi tost qu'il le vient à toucher,
Mort & transy, on le void tresbucher,
Il veult tuer, mais mort le vient surprendre.

N la mer nage vn venimeux poiſſon
Qui a quaſi d'vn Liepure la façon:
Et pour cela, Liepure marin ſe nomme.
Or s'il aduient d'aduenture, qu'vn homme
Prenne ce Liepure, auſsi toſt qu'il eſt pris,
Ilz ſont tous deux de griefue mort ſurpris.
Le Liepure meurt quand l'hõme le manie:
L'homme auſsi toſt treuue fin à ſa vie.
Ainſi tous deux d'vn ſeul attouchement,
Finent leurs iours bien miſerablement.
C'eſt le loyer de ceulx, qui veulent nuyre
A leurs prochains, & les veulent ſeduyre:
Car en penſant à aulcun faire oultrage,
On faict à ſoy preiudice & dommage.
Tel au prochain vne foſſe appareille,
Qui chet dedans, & a peine pareille.
Il eſt prouué au liure de Heſter,
Diſant: Qu'Aman feit faire & appreſter,
Vn hault gibet, pour Mardochée pendre:
Mais Aſſuere apres le feit toſt prendre,
Et commanda (ſon mal faict entendu)
Eſtre luy meſme en ce gibet pendu.
Gardons nous doncq' de nuyre a noſtre proche
Que le peril pres de nous ne s'approche:
Et ne faiſons à aultruy le meffaict,
Que ne vouldriõs que cõtre nous fuſt faict.

L'ymage de Fortune.

L'immagine di fortuna.



Fortune est vn euenement
Inopiné & tressoubdain,
Ne luy donne doncques (mondain)
Effect dessus toy nullement.

L'Auteur.

DY moy (fortune) à quelle fin tu tiens
Ce maſt rompu, duquel tu te ſoubſtiens?
Et pourquoy c'eſt auſsi que tu es painćte
Deſſus la mer de ce long voille ceinćte?
Dy moy auſsi pourquoy, à quelle fin
Soubz tes piedz ſont la boulle & le Daulphin?

*Fortune.

* C'eſt pour monſtrer mon inſtabilité
Et qu'en moy n'eſt aulcune ſeureté.
Tu vois ce maſt rompu tout au trauers,
Ce voille auſsi ſouffle de vents diuers:
Deſſoubz vn pied le Daulphĩ parmi l'vnde,
Soubz l'aultre pied l'inſtable boulle rõde,
Ie ſuis ainſi ſur mer à l'aduenture.
Celluy qui doncq' a faićt ma pourtraićture
Ne veult donner à entendre aultre choſe,
Que deffiance eſt deſſoubz moy encloſe:
Et que ie ſuis de bon port incertaine
Pres de danger, de ſeurete loingtaine,
Comme en ſuſpens de malheur qui empire,
Ou de bon heur, ainſi que la nauire
Qui eſt ſur mer des vndes agitée,
Doubteuſe en ſoy ou doibt eſtre portée.
Doncq' ce qu'on void en mõ ymage vraye,
Deçà & là ſans ſeureté tournoye.

Esperance en ad-
uersité.

In fortuna spe-
ranza.



Dedans la mer d'aduersité,
Ceste femme prend esperance,
De venir à conualescence,
En terre de prosperité.



A mer eſt treſbien comparée,
A l'aduerſité eſgarée,
Pource que la mer par couſtu-
me,
Eſt toute pleine d'amertume:
Et par les vents elle ſe trouble,
Vagues contre vagues redouble,
Là n'y a point de ſeureté.
Ainſi eſt il d'aduerſité:
Car elle eſt amere & faſcheuſe,
Trouble,& obſcure,& perilleuſe:
Et ſi ne vient gueres pour vne,
Sans amener aultre fortune,
Comme les vagues vont enſemble.
Doncques à bon droict luy reſſemble.
En ceſte mer auoir nous fault
Bonne eſperance ſans default.
Ceſte eſperance eſt figurée,
Sus la Sphere bien preparée:
Ou eſt painct chaſcun element,
Et le tournoyant firmament,
Et les cieulx. Pour nous faire entendre,
Que là hault noſtre eſpoir doibt tendre:
Et quelque aduerſité qui vienne,
Il eſt beſoing qu'il nous ſouuienne
D'auoir eſpoir d'aller vn iour,
Faire là hault noſtre ſeiour.

Accroissement d'ire est à escheuer.

Accrescemento d'ira si de schiuare.



Ne frappe le feu d'vne espee,
Quand il est en sa grand' chaleur.
Si l'ire n' est bien attrempée,
Ne soys trop importun parleur.


Vand tu verras vn hõme courrouce,
Et que le feu d'ire tant le tourmente,
Qu'il est quasi comme vn fol insensé
En sa fureur ardente & vehemente:
Ne frappe pas du glaiue de la bouche
Pour l'irriter, garde bien qu'il n'y touche,
Car par cela tu le pourrois blesser.
De le tenser vueilles doncques cesser,
Car de tant plus qu'à luy tu parleras,
Plus il sera enflambé en son ire:
Doncques le Fer, ne l'Acier ne mettras
Auecq' le feu, qu'il n'en deuienne pire.

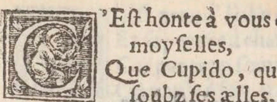
*Quand le Fer est en vn ardant feu mis,
La grand' chaleur augmente & multiplie.
A quelz que soient amys, ou ennemys,
En leurs courroux ta langue ne desplie,
Si ce n'est peu: car la fureur s'anime,
Iure & blaspheme & ne fait point d'estime
De ce parler, mais tousiours perseuere
En son vouloir, trop cruel & seuere.
Mais quãd tu veoys ce feu d'ire s'estaindre,
Et que raison recule les tisons:
Tu doibs parler hardiment sans te faindre,
Et mettre hors verité des prisons.

Amour uaincu par Argent.

Amor vinto per denari.



Puis qu' Argent m'a tant gourmandé,
Qu'il est par dessus moy le maistre,
Ie ne veulx plus estre bandé,
Ains veulx mon bandeau au feu mettre.



'Est honte à vous dames & da-
moyſelles,
Que Cupido, qui vous tient
ſoubz ſes ælles,
Se plainct de vous, diſant à toute gent:
Que le chaſſez pour complaire à l'argent,
Et qu'à preſent ne faictes choſe aulcune,
Si en auant n'eſt miſe la pecune.
Vous n'eſtes plus (ce dit il) amoureuſes,
Mais de l'argent trop auaricieuſes.
Amour n'eſt plus en cœur, ny en la face,
Pource qu'argent luy fait quitter la place:
De tel moyen, que mettez voz honneurs,
Entre les mains de ceulx, qui ſont dóneurs
D'or & d'argent. Certes (dames) i'en iure,
Ie crains qu'à droict ne ſouffrez ceſte iiure:
Et que celluy Cupido, qui l'arc bande
N'a pas grand tort ſi ſes yeulx il desbende,
Et met au feu le bandeau qu'il auoit,
Et par ainſi voz cautelles il void.
Or ie cóſeille à vous toutes mes dames,
Si vous voulez viure ſans hôte, & blaſmes,
Que vous chaſsiez, par vn propos pudique,
Ce Cupido & ſa mere lubrique:
Et ne fuyez ce vice ſeulement,
Mais, auarice auſsi ſemblablement.

Le secret n'est à reueller.

Il secreto si de celare.



Voyez icy en ceste hystoire:
Comme ie tiens vne esuentoire,
De quoy i'esuente vne pensée,
Qui s'est deuant moy aduancée.



'Eſt grand' folie d'eſuenter,
Et ſa pensée à chaſcun dire:
Car par trop ſouuent caqueter,
On peult à ſoy, & autruy nuyre.
Il n'eſt rien deſſus l'homme pire,
Et qui le faict plus indiſcret,
Que la langue prompte à meſdire,
Qui ne peult celer ſon ſecret.

* Dire ne fault tout ce qu'on ſçait,
Ne chanter tout ce que l'on penſe,
Soit de plain chant, ou de faulſet,
Soit de gaing, ou ſoit de deſpenſe.
La langue qui trop toſt s'aduance,
Pour le ſecret du cœur ouurir,
Baille à ce cœur vn coup de lance,
Dont à tard il ſe peult guerir.

* Celluy qui dit tout ſon courage,
Et ne peult bien ſon ſecret taire,
Il ſe met d'aultruy en ſeruage,
Quand il le faict ſon ſecretaire:
Mais qui eſt ſeul proprietaire,
De ſon ſecret ſans apparoiſtre,
Et n'en fait alcune inuentaire,
Ceſtuy eſt de luy le ſeul maiſtre.

Toutes choses son perissable.

Ogni cosa è mortale.



Les choses de Dieu ordonnées,
Qui de l'humanité dependent,
Toutes à vn tendre fil pendent
Mourants apres qu'elles sont nées.


Out ce que Dieu a produyt en nature
Dessoubz le ciel, & toute creature,
Qui reçoipt vie, & vertu sensitiue,
Vegetatiue & ymaginatiue:
Tout ce qui vient par disposition
De l'æternel (soubz constelation
Des astres clers) qui par sa prouidence,
Fait augmenter chascun genre & semence,
Et par liens d'aymitié les annexe
Si fermement, que tous & chascun sexe
Se multiplie, & en forme demeure:
Il fault, pour vray, que cela fine & meure.
Car tout ne pend qu'à vn fil delié.
Qui est souuent rompu, & deslié.
Nous sõmes ioinctz de chaisnes æternelles
D'amour humain, toutesfoys naturelles:
Car le secret de nature nous lie
A quelque amour de vertu, ou folie.
Tant vertueuse est la chaisne, & la corde,
Qu'elle entretient le monde en sa cõcorde:
Et tout cela qui est au monde aussi,
De qui la mort n'a pitié ne mercy.
Car soys ou Roy, Empereur, ou Valet,
Ta vie pend à vn petit filet,
Et n'y a corps humain crée de Dieu,
Qui ne s'en voyse, & retourne en son lieu.

Le monde in-
ſtable.

Il mondo inſta-
bile.



Le monde en vne iſle porté
Sur la mer tant eſmëue & rogue,
Sans ſeur gouuernal nage & vogue,
Monſtrant ſon inſtabilité.

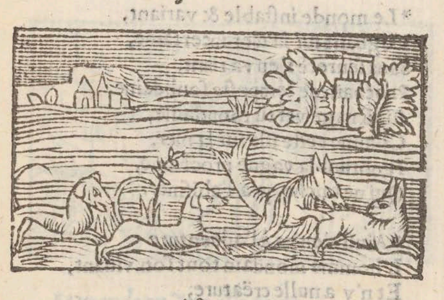

V'est deuenu le temps passé,
Et ceulx qui au monde viuoiẽt,
Qui tant de biens ont amassé,
Et tant de sciences sçauoient?
Ou sont ceulx là, qui recepuoient
Les dignitez & grandz honneurs?
Où sont les princes, qui auoient
Soubz eulx les puissantz gouuerneurs?

*Le monde instable & variant,
Voguant sur la mer incertaine,
Sans seureté s'en va riant,
Prochain de tempeste soubdaine.
Ainsi nage vertu mondaine,
Comme ceste isle sur la mer,
Ignorant la vague prochaine,
Qui ne tasche qu'à l'abismer.

*Ainsi s'en va à l'aduenture
L'homme mondain tout son viuant,
Et n'y a nulle créature,
Qu'accident ne soit poursuyuant.
En peril sommes bien souuent,
Tendantz d'arriuer à bon port:
Et à la fin vient au deuant,
Nous prendre au bric la noire mort.

Peril & danger de touts coustez.

Periculo da tutti fianchi.



De touts coustez treuue qui me faict guerre
Moy pauure Liepure: & suis si tressurpris,
Que chiens me font la chasse sur la terre
Et en fin suis du Liepure marin pris.



Omme ce Liepure est pris de
touts costez,
Et n'a refuge en terre, ny en
mer:
En touts perilz ainsi sommes
boutez,
Et es dangers pleins de fiel & d'amer.
Nous ne faisons que l'aage consummer,
En touts ennuiz, en grande peur, & crainte.
Si vn danger ne nous peult faire attainte,
Soubdain viendra vne aultre fascherie:
Mal dessus mal croist la douleur sans
fainćte,
Ainsi l'estat de ce monde varie.

* Nous n'auons point vn quint d'heure
asseurance,
Pour demourer en estat permanent:
D'estre certains n'auons point d'apparẽce,
Que de cela que voyons maintenant.
Si eschappez sommes incontinent
De maladie, ou aultre tel exces:
Tantost viendra quelque doubteux pro-
ces,
Qui nous mettra en grand' perplexité:
Et si cela ne faict sur nous acces,
Il nous viendra plusgrande aduersité.

Trop esperer decoipt.

Troppo sperare inganna.



Qui a vn espoir trop ardant,
Souuent se met en grand danger:
De raison se faict estranger,
Et deuient sot, & imprudent.



E qui eſt licite de faire,
Fault mettre à execution,
Et eſperer de le parfaire,
Par bonne diſpoſition.
Garde que ton intention
D'eſpoir trop ardant ne ſe lie,
Comme vn, qui ſans diſcretion
Se met en l'eau par ſa folie.

* Eſperer fault choſes honneſtes,
Qui ſont compaignes de raiſon:
Non par ardeur comme les beſtes,
Sans limiter temps ne ſaiſon.
D'eſperer bien à grand foyſon,
Par vne ardeur trop exceſsiue,
On loge ſon cœur en priſon,
Sans auoir ioye tant qu'on viue.

* De vouloir trop hault eſperer,
Sans moyen & vraye meſure,
Cela eſt à vituperer,
Et l'entreprinſe trop peu ſeure.
De s'aller mettre à l'aduenture,
Pour accomplir ſon eſperance,
La choſe eſt trop trouble & obſcure,
Ie n'y veoy point bonne aſſeurance.

Eſperance conforte l'homme.

Speranza conforta l'homo.



Si fortune ſoubſtiens, & porte,
Qui m'a fait vn tour inhumain:
Ie tiens eſperance en la main,
Qui me conduict, & me conforte.

L ne se fault point contrister,
Pour fortune qui nous aduienne:
Mais sagement y resister,
Quelque fascherie qu'il vienne.
Il fault qu'Esperance soustienne
Noz faictz & tribulations.
Ie conseille doncq' qu'on la tienne,
Pour reigler noz affections.

*Que gaignons nous de nous marrir,
Ny d'auoir douleur & tristesse,
Pour veoir quelque chose perir.
Qu'auons acquis en grand' liesse?
Il est vray que cela nous blesse,
Et poingt au cœur: mais toutesfoys,
Bonne Esperance nous r'adresse,
Et nous guerit aulcunes foys.

*Esperance paist les chetifz,
Ce dit le prouerbe ancien:
Et fussent prisonniers captifz,
Chascun dit l'Espoir estre sien.
Parquoy i'ose dire, & soubstien
Qu'il n'est si malheureux sur terre,
Qui n'espere auoir quelque bien
Auant que mort le vienne querre.

Experience aulcunes ſoys dangereuſe.

Experientia qualche volta periculoſa.



I'ay eſté trop ſotte & hardie
Vouloir Cupido desbender:
Car quand il a peu regarder
I'ay eſté perdue & perie,

Emmes d'honneur, bourgeoises, damoyselles,
Vefues sans pair, mariées, pucelles,
Ne vous trompez, & ne vous decepuez.
Chasteté soit vostre maistresse & guide,
Et ne laschez à voz desirs la bride:
Mais restraignez, comme faire debuez.

* Ne tentez point vostre sexe bening,
N'essayez point si le cœur fœmenin
Resistera aux amoureuses flammes:
Ne vous donnez aulcune occasion
De suyure Amour en sa confusion,
Lequel destruict & les corps, & les ames.

* Gardez vous bien de desbender les yeulx
Du dieu d'Amour cruel, & furieux.
N'essayez point vostre force & prouesse:
Car bien souuent tel vit en liberté,
Qui se soubzmet dessoubz la cruaulté
D'vn incogneu, d'ont il a grand' destresse.

* Fuyez Amour, fuyez tous ses caquetz,
Fuyez plaisirs, fuyez festes, banquetz,
Quãd vo⁹ pẽsez qu'Amour y met ses laqz.
Sages soyez, & vous donnez de garde,
Que fol Amour ne vous veoye & regarde:
Car ie crains bien que n'en criez, helas.

Amour fainte.

Amor finto.



Le Loup semond la Brebis faintement,
Disant: Ayons bonne amytié ensemble.
Dit la Brebis: Cela bon ne me semble,
Tu veulx aymer, mais c'est cruellement.

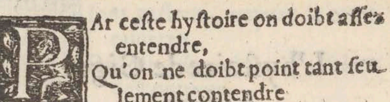

V veoys (lecteur) en l'hystoire presente,
Comment vn Loup trescruel se presente,
Pour suborner vne Brebis courtoise,
Qui ne demãde aulcune guerre, ou noyse:
Mais luy respond, que la sienne amytié
N'estoit sinon vn amour sans pitié:
Car bien sçauoit, s'elle le vouloit suyure,
Qu'auecques luy vn iour ne pourroit viure.
Vray luy disoit: car il l'eust deuorée,
Si elle feust auecq' luy demourée.
Ainsi les fins, cauteleux & meschants,
Pour decepuoir vont leurs prochains cherchants:
Et n'ont esprit sinon à inuenter
Occasion, pour quelqu'vn tourmenter:
Ou simuler, par leur faintif langaige,
Vn amour faulx, qui ꝓduict tout dõmage.
Mais à ceulx là, qui ont tant de babilz,
Debuons respondre, ainsi que la Brebis,
(Aumoins de cœur) disant, leur accointãce
Estre de dol, de fraude, & malueillance.
Et ne debuons à gents, qui sont si fins
Nous demonstrer compaignons, & affins:
Mais fault vser de sagesse & prudence,
De peur de cheoir en briefue decadence.
Car nous voyons que les malicieux,
Veulent destruyre innocents gracieux.

Les petits peuuent ſouuentes-foys nuyre.

I piccholi poſſano ſpeſſeuolte nocere.



L'Aigle volant eut au Formis debat
Mais le Formis pour venger ſa grand' honte
Sur vn rocher inacceſsible monte,
Les œufz de l'Aigle alors caſſe & abat.



Ar ceste hystoire on doibt assez entendre,
Qu'on ne doibt point tant seulement contendre
Auecq' les grandz:ains auecq' les petits,
Qui sont souuēt pour nuyre tropt subtilz,
Et ont l'engin,qui cause mal & dueil.
Il se faict bon garder d'vng petit œil:
Car à vn corps de petite stature
Gist aussi bien vn gros cœur,par nature,
Qu'il fait au grād:& peult maītefois nuyre
Celluy petit,pour vn plus grād destruyre.
Si tu es riche & as beaucoup de bien,
Ce nonobstant ie te pry' garde bien
De despriser,ou blasmer l'impuissance
D'vn plus petit : qu'il n'en preigne vengeance,
Ainsi que feit l'ingenieux Formis,
Qui à monter vn hault rocher s'est mis:
A fin de nuyre au grand Aigle volant,
Qui l'auoit mis en quelque mal talent.
Celluy Formis en vengeance tresprompt,
Les œufz de l'Aigle il casse,brise,& rompt,
Et iecte au bas de la roche treshaulte.
Ainsi voyons quād on faict quelque faulte
Vers vn petit,ce la luy est propice,
Pour aguiser son engin en malice.

L'hystoire de Giges Lidien.

L'hystoria di Gyges di Lydia.



L'œil de Dieu void tout peché & malice
Qui est commis contre la verité.
Gardons nous doncq' de commettre aulcun vice,
A celle fin qu'il n'en soit irrité.



Iges pasteur, voyant la terre ouuerte
Des eaux du ciel, qui l'auoient descouuerte,
Y descendit: & trouua dans son centre
Vng cheual creux d'Arain, ayant au ventre
Vn homme mort de grãdeur nompareille.
Et regardant ceste neufue merueille,
Trouua au doigt de ce corps, vn anneau
D'or pur & fin, qu'il trouua si tresbeau,
Qu'il le saisit, & le meit dans le sien.
Puis cela faict, & ne pensant à rien,
Reuint aux champs, ou il cogneut alors,
Que par l'anneau qu'il print au doigt du corps,
Il deuenoit aux aultres inuisible.
Et par cela, mainte chose nuysible,
Il exerça, car n'estant veu d'aulcun,
Tousiours faisoit fascherie à quelqu'vn:
Dont il aduint par telle enchanterie,
Qu'il viola la Royne de Lidie,
Et là deceupt: & tout le peuple aussi,
Lequel tua son prince sans mercy.
Voyla que feit ce malheureux pasteur,
Qui deuint Roy par son art d'enchanteur.
Mais au contraire vn homme vertueux,
Qui de bonté n'est point deffectueux,
Ayme bien mieulx souffrir la pauureté,
Que d'estre riche auecq' meschanceté.

Deffiance non moins utile, que prudence.

Non si fidare, non manch' vtile che prudentia.



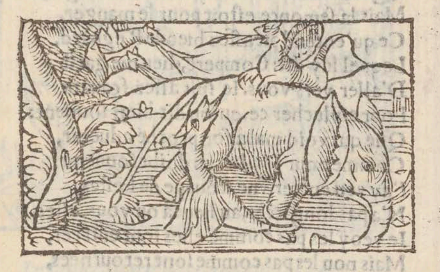
Le fin Regnard apperceuant les pas
De mainte beste, allant à la tasniere
Du fort Lyon, en reculant arriere,
Dit à par soy: Certes ie n'y vois pas.



Vand on veult bien entreprendre vn affaire,
On doibt penser à ce que l'on doibt faire,
Et regarder le dommage, ou prouffit
Qui en aduient, comme le Regnard feit.
Lequel passant par deuant la cauerne,
Ou le Lyon habite & se gouuerne,
Cestuy Lyon le conuia de boire
En sa maison: en luy faisant à croire,
Qu'il ne debuoit de luy tant s'estranger,
Mais la semonce estoit pour le manger.
Ce qu'entendoit assez bien le Regnard,
Lequel luy dit: Compere, dieu me gard
D'aller vers vous. Ie suis assez sçauant
Pour esplucher ce, qu'on dit bien souuent:
Que qui void mal à son proche aduenir,
Comme pour soy luy en doibt souuenir.
I'ay veu entrer vne trouppe de bestes,
N'a pas long tẽps, au lieu là ou vous estes.
Ie veoy les pas comme elles sont entrées,
Mais non les pas comme sont retournées,
Dont ie concludz que ie n'y doibs aller.
Ainsi nous faict entendre à son parler
Celluy Regnard, que ne debuons ensuyure
Les imprudents, qui par faulte de viure
Bien sagement, sont tous les iours deceuz,
Comme il appert des bestes cy dessus.

Subtilite uault mieulx que force.

Ingengno val piu che forza.



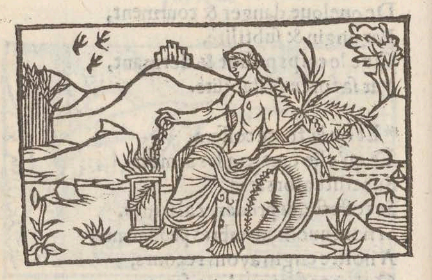
Le fin Serpent de nature ſubtile
Vn iour vouloit à l'Elephant combatre:
Et ne pouuant par ſa force l'abbatre,
Sa queuë autour ſes iambes entortille.

Orce n'est pas tousiours reqse,
Au mois force de corps humain:
Subtilité est plus exquise,
Car souuét faict plus q̃ la main.
L'entendement est plus soubdain
A penser quelque chose faire,
Que n'est la main à le parfaire.
Et sortira plus aisément
De quelque danger & tourment,
Par engin & subtilité,
Que le corps pesant & dormant,
Par sa force & stabilité.

* Et ou la force cessera,
Et qu'elle quittera les armes:
Subtilité alors fera
Ses effectz, & prudentz alarmes.
Si nous auons membres peu fermes,
A nostre engin ayons recours,
Qui nous fera quelque secours,
Pour assaillir, ou pour defendre:
Comme on peult du Serpent entendre,
Qui met au bas vn Elephant,
Et par son engin veult pretendre,
Estre dessus luy triumphant.

Paix.

Pace.



De Paix le simulachre est painct,
Qu'elle a des bouclıers pres l'Oliue,
Et blé: dont fault que l'Oyseau viue,
Puis l'eau qui l'ardant feu estainct.



Elluy qui m'a paincte & taillée,
Et m'a ceste forme baillée,
Cognoist assez biẽ mes effectz,
Cõment furent & seront faicts.
Ie suis Paix treshaulte déesse,
Engendrée en ioye & lyesse
Lassus, au trosne glorieux
De Iupiter, le Roy des cieulx.
I'ay pres de moy l'Oliue verte,
Monstrant, que quand Paix est ouuerte,
D'Oliue on porte les rameaulx,
En laissant boucliers & cousteaulx:
Car Paix est la fin de la guerre.
S'on vouloit d'auantage enquerre
L'effect de ceste fantaisie,
Ainsi que le blé rassasie
La faim, & l'eau estainct la braise,
Et le feu de quelque fornaise:
Ainsi par quelque laps de temps,
Ie fais finir mortelz contendz,
Noyses, querelles, & debats,
Et à plus grandz plaisirs m'esbatz,
I'ay vn filz, qui Amour s'appelle,
Qui de soy hait, chasse & expelle
Vn aultre Amour filz de Venus:
Duquel plusieurs maulx sont venus.

Le feu d'Amour.

Il foco di Amore.



Ie suis en amour si tresfroide,
Que ie ne me puis eschauffer:
Au feu d'Amour me fault chauffer,
Ou de brief mourir toute roide.


Vand Amour voit ses apprẽtifz
Palles, trãsis, froids cõme glace,
Foibles, couardz, simples, crain-
ctifz,
Gelez au cœur, blesmes en face:
Brandons & flambeaulx il amasse,
Et pour leschauffer leur enuoye:
Puis il met le feu en la place,
Nommé, Le feu de courte ioye.

*Il a d'aultre sorte de boys
Nommez, Beaulté & grandz plaisir
Doulx regard, accueil, doulce voix,
Dont il allume à son loysir
Vn feu nommé, Ardant desir,
Qui brusle tout de ses flammesches:
Duquel feu'il se veult saisir,
Quand il est lassé de ses flesches.

*Or de ces deux feux nous gardons,
De peur que n'en soyons bruslez:
Fuyons ces flambeaulx & brandons,
Qui font les amantz desolez.
Et si chauffer vous vous voulez.
Prenez du feu d'Amour honneste,
Que Charité vous appellez,
Ainsi que sainct Paul admonneste.

Foy, Charité, & Espe-
rance.

Fede Charita, e Spe-
ranza.



La Foy est paincte en ces deux mains,
Charité par feu est escripte,
Esperance pour Sphere est.dicte:
Ces troys conuient aux humains.

I nous voulons croyre le sainct
escript,
Auoir nous fault vne foy bon-
ne & viue:
Car sans la Foy impossible est qu'on viue
Plaisant à Dieu, & son filz IESVS CHRIST.
La viue Foy nous vient du sainct esprit.
C'est dō de Dieu, mais il fault q̃lle apporte
L'œuure auecq' soy: aultrement elle est
morte
Sans fruict, ainsi que sainct Iaques l'escript.

* La charité, c'est la vertu tant belle,
Dont le bon Dieu & le prochain aymons.
Par ceste là, nous sommes tous semonds
Qu'alcun ne soit à son prochain rebelle:
Si tu estois de tous le plus fidele,
Le plus sçauant, mieulx disant verité,
Tout n'en vault rien si tu n'as Charité:
Car c'est la fin de la gloire eternelle.

* En aymāt doncq' celluy, qui faict ꝓmesse
De tous ses biens, fault auoir l'asseurance
En son parler: en prenant l'esperance
De paruenir à ceste grand' haultesse.
Et ne craignons que l'ennemy nous blesse
Si en IESVS, nostre Dieu esperons:
Car esperance est vn des esperons,
Qui nous induict, & donne hardiesse.

Preuue de nouuelle amytié.

Proua di noua amicitia.



Auant que mettre en ce vaisseau
Aulcun vin, l'essay ie feray
S'il est bon, & s'il tient bien l'eau:
Puis apres ie m'en seruiray.



Vant que faces vn amy,
Eſpreuue le bien longuement:
Ne l'eſpreuue pas à demy,
Mais tout en tout entierement.
Reuele luy ſecretement
Quelque cas (non de conſequence)
Puis on verra à ſa loquence,
S'il eſt tel qu'on s'y deuſt fier:
Ainſi que tu voids eſſayer
Ce vaiſſeau, auquel l'eau on boute:
Pour veoir s'il eſt bon & entier,
Et s'il s'enfuyt point goute à goute.

* Quand on void qu'il ne s'en va point,
Et qu'il n'eſt percé ne troué,
On le laue, on le met à point
Pour bonnes liqueurs eſt voué,
Ce vaiſſeau là eſt bien loué.
Auſsi quand quelque homme diſcret
Tu trouues loyal, & ſecret,
Qui ne reſpend rien par la voye
De ce, que ton cœur luy enuoye:
Ceſtuy pour amy doibs eſlire,
Ce ſera ton bien, & ta ioye,
A qui tu doibs ton ſecret dire.

Vn mal apporte quelque bien auecq'soy.

Vn mal porta qualche ben seco.



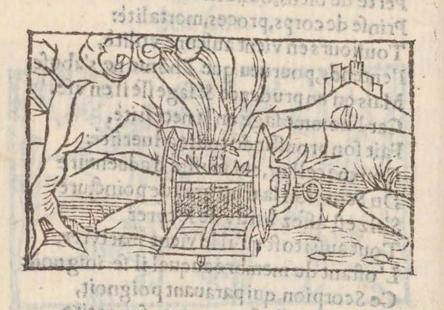
Vn Scorpion vn homme poingt
Son venim respent en la playe:
De l'en tirer l'homme s'essaye,
Le venim n'y demeure point.



E mal de soy, & naturellement,
Est de chascun mis en abhorrement:
Et toutesfoys tout mal est de la sorte,
Que quelque bien auecq' soit il apporte.
Car soit la guerre, ou peste, ou heresie
Perte de biens, ou aultre fascherie
Prinse de corps, proces, mortalité:
Tousiours en vient aulcune vtilité,
I'entends, pourueu que l'hōme ne s'abuse,
Mais qu'en prudence & sagesse il en vse.
Car l'homme sage en la necessité,
Fait son prouffit de toute aduersité:
Comme celluy, qui seuffre d'aduenture
Du Scorpion la trop griefue poincture.
S'ilz est assez hardy de le tyrer
Tout aussitost qu'il le vient martyrer,
L'ostant du membre auquel il se ioignoit:
Ce Scorpion, qui parauant poignoit,
Alors qu'on l'oste auecques soy retire
L'infect venin, dont le mal plus n'empire.
Ainsi ce mal & veneneux poison
Auecques soy porte sa guerison.

L'inconſtant perit.

L'inconſtante periſce.



Si ie me fuſſe bien tenue
Debout, ſans me laiſſer aller,
Le feu ne me pouoit bruſler:
Et ne fut ma perte aduenue.


Elluy qui eſt ferme & conſtant,
Ne crainct point les tours de
Fortune:
A tout malheur va reſiſtant,
Choſe qui ſoit ne l'importune.
Vienne bon heur, vienne infortune,
Sans tomber, debout il ſe tient:
Et en ſa vertu ſe maintient,
Sans changer en rien ſon vouloir.
Et quand ainſi ſe faict valoir
Par la force de ſa conſtance:
Il ne ſe peult iamais douloir,
Pourueu qu'il ait perſeuerance.

* Conſtance eſt vn baſton puiſſant,
Sur qui on ſe doibt appuyer,
Il n'eſt point foyble ne gliſſant,
Il ne peult rompre ne ployer.
Il le fault doncques eſſayer,
Pour ſe garder de cheute griefue.
Qui chet, il void ſa ioye briefue,
Et d'honneur n'eſt plus en ſaiſine:
Son inconſtance le ruyne,
Faulte que bien ne ſe gouuerne,
Comme le feu, qui extermine
Et brusle la pauure Lanterne.

Suffisance.

Bastanza.



Depuis que ie suys toute pleine
De l'eau de la clere fontaine,
Ie reiecte le superflus:
Il me suffit, & n'en veulx plus.

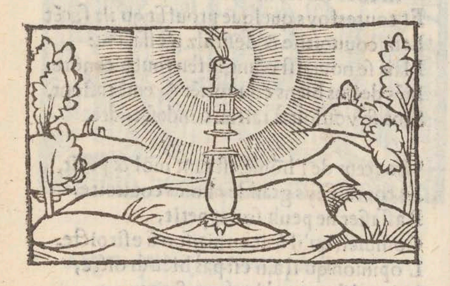


Vffiſance eſt la vertu treſlouable,
Qui fait les gents riches & opulentz:
Contentement fait tout hõme honorable,
Qui ne requiert les biens tropt excellentz.
O que ſont folz ceulx là, qu'on veoid dolentz
D'auoir trop peu: auſquelz rien ne ſuffit,
Si en tous cas ilz ne font leur prouffit!
Et toutesfoys quelque prouffit qu'ilz facẽt
Leur couuoitiſe & deſir ilz n'effacent:
Mais ſe nourriſt cõme le feu ſoubz cendre.
Biẽs deſſus biens couuoitẽt & embraſſent,
Sans ſe vouloir à raiſon condeſcendre.

*Le cœur de l'hõme eſt tant mol & petit,
Et toutesfoys grande choſes couuoite.
Raſſaſier ne peult ſon appetit,
Combien qu'il ſoit en maiſon ſi eſtroicte.
L'opinion qu'il a, n'eſt pas bien droicte,
Puis qu'il pretend les ſuperfluitez,
Pour mieulx complaire aux ſenſualitez:
Et n'eſt content du bien qui luy abonde.
Tout le threſor, & richeſſe du monde
Ne luy ſuffit. Il eſt de telle ſorte
Que l'ardant feu, & flamme furibonde,
Qui bruſle tout, criant: Apporte, apporte.

Seruice dommageable.

Seruicio che fa danno.



En faisant à aultruy seruice
Par le vray droit de mon office,
Pauure Chandelle que ie suys,
Ie me consume, & me destruis.

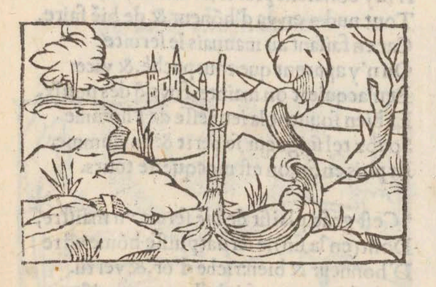


QVi sert bon maistre en attend
bon loyer.
A tel seruice on se doibt em-
ployer,
Puis qu'il en vient profitable salaire:
Mais qui se veult soubz vn mauuais ployer,
Il luy conuient plorer, & larmoyer,
Tout nud s'en va d'hõneur & de biẽ faire.
Car en faisant au mauuais le seruice,
On n'y apprent que tout peché, & vice:
Et n'acquiert on maintesfoys q̃ des poulx.
Et bien souuent la ieunesse de l'homme
Soubz tel seigneur se perit & consumme,
Et puis en fin, on est mocqué de touts.

* Cest grãd plaisir de biẽ seruir vn maistre,
Dont (en la fin) le seruãt puisse hõme estre
D'honneur & bien riche d'or, & vertu.
Et le seigneur aussi, doibt recognoistre
Touts ces bienfaictz, tant qu'il fasse appa-
roistre,
Qu'il l'a payé, bien nourry & vestu:
Car aultrement soubz vmbre de promesse,
Le seruiteur vseroit sa ieunesse,
Perdant son temps & consummant sa vie:
Ainsi que faict la Chandelle bruslante
Qui est son maistre au grand besoing ser-
uante,
Et en seruant elle meurt & desuie.

Mauluaise nourriture.

Gattiuo nutrimento.



Quelqu'vn en prenant ses esbatz,
M'a ainsi mise contrebas:
La cire, le feu nourrissant,
L'estainct & le faict perissant.


Vand la torche est dessus son
pied dressée,
La cire lors nourrist le feu luy-
sant:
Mais quand elle est contre bas renuersée,
Le feu s'estainct, nulle clarté faisant.
La cire doncq' contre droicte nature
Estainct le feu au lieu de nourriture.
Tout ainsi font aulcũs parẽts, qui deussent
Nourrir enfants, à celle fin qu'ilz fussent
Gents de vertu: & au lieu de ce bien,
En tout peché & vice les enseignent:
Par mal nourrir leurs bõs esprits estaignẽt,
Et telz enfantz (en fin) ne valent rien.

* On doibt aussi par ceste hystoire entẽdre
Aulcuns ayants trop l'aise de leurs corps:
Tant de viande & de vin osent prendre,
Qu'ilz sont tremblantz, foibles à demy
mortz.
Ce qui les deust par droicture nourrir,
Auant leur temps, les auance à mourir:
Car ilz font tant d'execrables exces,
Que maladie en leurs corps faict acces,
Qui les conduict de terre iusqu'au centre.
Mieulx il vauldroit suyure sobrieté,
Il en viendroit plus grande vtilité,
Que de mourir par trop nourrir son vẽtre.

Multiplication de proces.

Accrescimento di processi.



Tout homme en proces tant soit fin,
Alors qu'il pense estre à la fin,
Il luy en suruient troys, ou quatre:
Pour lesquelz il se fault debatre.



Vand l'Escureau veult passer la riuiere.
Il à en soy vne telle maniere
De son instinct, que sur vn ais se met,
Au gré de l'eau: & si le temps permet
Qu'il fasse vent, au lieu d'vne grand' toille
Lieue sa queue, ainsi luy sert de voille.
Le vent le poulse, & l'ais sur l'eau le porte
Si doulcement, qu'il passe en ceste sorte.
Doncques voyez que ce qu'il ne peult faire
Auecq' ses piedz, en vn si grand' affaire,
Il à, & prend à sa queuë recours,
A l'ais aussi pour en auoir secours.
De tout se sert, & ayde tant qu'il peult:
Vne partie il faict de ce qu'il veult.
L'homme prudent se doibt ainsi ayder,
Aumoins s'il veult son faict tresbien guyder.
Et tout ainsi qu'vn ouurier bien subtil,
Ne treuue point iamais mauluais oustil,
Et met s'il peult toutes pieces en œuure:
Semblablement l'hõme prudent recœuure
Tousiours secours, quãd il veult par raison
Se gouuerner selon temps, & saison.
Il sçait si bien s'ayder de ses amys,
Qu'en son affaire il à tantost fin mis.
Tant bien se sçait ayder de corps, & biens,
Qu'il faict son cas sans deffaillir en riens.

Contre les auaricieux.

Contra li Auari.



Auarice deçoipt son maistre,
Ainsi qu'on dict vulgairement:
Qui de son bien veult content estre,
Il vit bien plus heureusement.

Ol Roy Mydas, ton ardante auarice,
Ta couuoitise & tresdamnable vice,
Ton faict tromper: car tu feis ta requeste,
Au dieu Bacch⁹, pour toy trop deshõneste.
Lequel Bacchus promit qu'à ta demande,
Satisferoit, tant deust elle estre grande.
Tu y pensas, puis luy requis en fin,
Que transmué fust en Or pur, & fin
Ce, que ta main toucheroit & tiendroit.
Ce qui fut faict deslors, en maint endroit:
Car pour essay, toy touchant vne pierre,
Vn arbre vert, vne motte de terre,
Tout estoit d'Or, trensmuant sa nature.
Regardant doncq' ceste grande aduenture
Tu t'esiouyz, & n'euz en souuenir
Du mal prochain qui debuoit aduenir.
A table vins, puis ta main se remue
Prenant le pain qui en Or se transmue.
Le verre prins, le vin qui fut dedans
Deuint Or fin entre tes blanches dentz.
Lors quand la faim si aspre tu sentis,
De cœur contrit, dolent te repentis,
Et recogneuz, que ta grand couuoitise
T'auoit deceu: bien tard tu t'en aduise,
Et toutesfoys confessas à voix haulte,
Que l'auarice estoit vne grand' faulte.

Amour du bien publicque.

Amor del ben publico.



Ce n'est pas cy Cupido, ieune enfant,
Que vous voyez au curre triumphant:
Mais c'est Amour, lequel tiēt en sa corde
Touts les estatz en grand' paix & concorde.

E ſuys Amour, non pas celluy,
qui tue
Les amoureux, non pas qui inſtitue
Les vanitez & pompes de ce monde:
Ie ſuys Amour honneſte pur & munde,
Voire qui deuſt, en ce curre doré,
Eſtre de touts (comme bon) adoré.
Ie ſuys celluy qui les hommes repais,
Du tresbon fruict de deſirée Paix:
Et c'eſt la fin à quoy le paintre tend,
Pour ton eſprit (lecteur) rendre content.
Car il m'a painct ayant la palme en main,
Pour demonſtrer, que ie ſuys treshumain,
Seigneur de Paix & de longue alliance.
Mon curre D'or n'eſt mis en oubliance:
Car tout ainſi qu'il a ſes quatre rouës,
Pour le porter par beaulx chemins &
bouës,
Leſquelles ſont ſi concordantes ce ſemble,
Qu'elles ne vont ſinon toutes enſemble:
Ainſi ie ſuys au monde pacificque
Par quatre eſtatz, de la choſe publicque
Duict & mené. Nobleſſe eſt la premiere,
Puis ſaincte Egliſe en ſa clere lumiere:
Et pour ayder à ces deux par moyen,
Eſt mis Labeur, & le bon Citoyen,
Portans entr'eulx vne grande amytié,
Et beaucoup plus que ne dy la moytié.

La chose publicque.

La republica.



Comme en la nef chascun s'applicque
Faire l'office, ou il est mis:
Tout ainsi en la republicque,
Par degré plusieurs sont commis.


Vand La nef est biẽ equippée
De mastz, de rames, & de
voilles,
Et que la mer l'a attrappée
Entre les eaux & les estoilles:
Là est le patron resident,
Honoré comme vn president,
Par qui la nef est gouuernée.
Puis elle est conduicte & menée
Des galiotz le voille au vent.
L'vn est à la proue deuant:
L'aultre est au mastz, l'aultre à la hune.
Ainsi chascun se met auant,
Pour venir au port, sans fortune.

*A bon droict peult on comparer
La republicque à la nauire:
Ainsi la fault il preparer
Pour la bien mener & conduire.
Les vns ont le gouuernement,
Dessus tout generalement:
Aultres soubz eux tiennent office.
Chascun employe son seruice,
Pour le bien du pauure commun,
Par ordre & en temps opportun,
Selon son degré & puissance:
Et pour l'entretenir, chascun
y faict de soy obeissance.

Contre les Astrologues.

Contro li Astrologi.



Ce n'est pas à nous à cognoistre
Les secretz, & les mouuemẽts
Des cieulx, estoilles, elements:
C'est à Dieu, qui en est le maistre.


N philoſophe en la chaulde ſaiſon
Se pourmenoit vn iour hors ſa maiſon,
Et regardoit les ſignes & cometes,
Iugeant du cours & regard des planetes.
Or en allant & haulſant ſon regard
Deuers le ciel, & ſans veoir aultre part,
Par cas ſubit tomba en vne foſſe:
Dont il ſouffrit vne angoiſſe treſgroſſe.
Et là il fuſt longuement demouré,
S'il n'euſt eſté par ſon ſeruant tiré,
Lequel luy dit en le tirant de là:
Certes (monſieur) ie m'eſtonne en cela,
Que les ſecretz du ciel voulez enquerre,
Et ne voyez les dangers en la terre.
Vous enquerez la nature des cieulx,
Et ne voyez ce qu'eſt deuant vous yeulx.
Par ce propos il taxe la folie,
Du philoſophe, & ſon aſtrologie:
Qui entreprend de cognoiſtre les faictz
Du ſeigneur Dieu, & occultes effectz:
Et veult iuger des choſes aduenir,
Et quel chemin elles pourront tenir.
Mais en leur faict ilz ſon tant ignorants,
Que leur ſalut ne ſont point ſauourants,
Et ont laiſſé en oubly la ſentence:
Qu'il fault auoir de ſoy la cognoiſſance.

Ne cacher la uerité.

Non celar la verita.



Ne vueillez soubz le muy cacher
La belle esclairante chandelle:
On a tousiours affaire d'elle,
Pour besongner, ou pour marcher.

A Verité ne veult estre cachée,
Par laps de temps se monstre & se descœuure:
Et sa clarté ne veult estre empeschée,
Soit de bonté, ou soit de mauluais œuure.
Si par fallace & par dol on la cœuure,
Pour n'estre aux gents bien claire & apparente,
On tõbe, on chet, sans tenir voye & sente:
Car la lumiere est du tout absconsée,
Ne plus ne moins que la chandelle ardente,
Qui soubz le muy est cacheé & mussée.

*Ie ne dy pas la faulse Verité,
Dont ont parlé les meschant heretiques:
Mais seulement ie me suis arresté,
Aux cœurs couuerts, & aux vouloirs iniques,
Qui par maintz tours, & diuerses trafiques
Dessoubz le muy de leur malice fiere,
De verité ont caché la lumiere,
Contreuenantz au dict euangelique.
Car, quand on met Verité en arriere,
Tout s'en va mal par vn chemin oblique.

Election de uertu.

Election di vertu.



Le graud chemin meine à perdition,
Ceulx là qui vont par vne telle voye:
Et le petit meine à saluation,
Dont on reçoit inestimable ioye.

AV temps passé Hercules arriua
Sur deux chemins, ou deux dames trouua,
L'vne Vertu, & l'aultre Volupté.
Toutes deux l'ont sur le champ arresté,
Et luy ont dit (voire chascune à part)
De leur nature, & faictz vne grand' part.
Croy mon conseil (dict Volupté lasciue)
Preux Hercules, il fault que tu me suyue:
Entre au chemin tout reuestu de fleurs,
Et laisse la Vertu, auecq' ses plœurs.
Auecques moy tu pourras en plaisance
De tous delictz auoir tresample aisance.
Ah (dit Vertu) fleur de cheualerie,
A mes propos iamais ne contrarie:
Suy moy par cy, vueille apres moy venir,
Et tu pourras en la fin paruenir
Au lieu d'honneur, place tant estimée,
Ou s'accroistra ta grande renommée:
Et laisse là le chemin des delices,
Qui meine au lieu des pechez, & des vices.
Si le chemin est trop labourieux,
Ton paruenir sera plus glorieux.
Lors Hercules pour estre reuestu
D'honneur & loz, chemine apres Vertu:
Et tāt voulut en haultz faictz s'employer,
Qu'vn beau chappeau il eut pour son loier.

Se gouuerner ſelon le temps.

Gouernarſi ſecondo il tempo.



Deſſus les arbres ſon nyd fait
La Pie, quand le temps eſt doulx:
Mais s'il fait grand vent, en effect,
Elle faict ſon nyd tout deſſoubz.

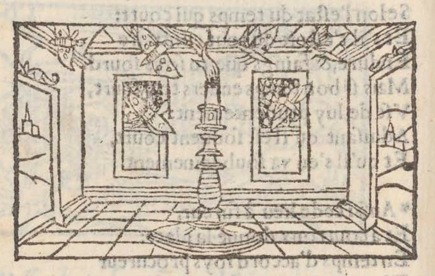

Elon le temps se fault códuire,
Et selon saison gouuerner:
En esté il se fault deduyre,
Et en hyuer fault s'hyuerner.
Quand on void la paix dominer,
Le laboureur seme sa terre:
Quand on doibt bataille mener,
Alors on s'en va à la guerre.

*En toutes choses il fault faire,
Selon l'estat du temps qui court:
Et s'il t'estoit du tout contraire
Endure, & faings que tu soys sourd.
Mais si bon temps enuers toy sourt,
Vse de luy prudentement:
Aduisant qu'il est souuent court,
Et qu'il s'en va soubdainement.

*Aussi cede lieu à fureur,
Et à courroux donne la place:
En temps d'accord soys procureur
D'acquerir paix & bonne grace.
Si on te monstre belle face,
Tu es bien aise, il te suffit:
Mais aussi si on te menasse,
Fais en, si tu peulx, ton prouffit.

La guerre doulce, aux inexperimentez.

La guerra e dolce a color che non l'anno sperimentata.



Les Papillons se vont brusler
A la chandelle qui reluict:
Tel veult à la bataille aller,
Qui ne sçait combien guerre nuyt.


Eulx qui n'ont eu de guerre les trai
Et qui n'ont veu les bannieres en l'a
Donner dedans, abbatre les cheuaux
Faulser harnois, meurtrir & affoller:
Qui n'ont aussi veu les esclatz voler,
Trompes sonner, & semondre à l'assault
Tant, que tout homme en fremit & tressault,
Veoyant son sang sur terre respendu:
Ceulx là (ie dy) qui n'ont bien entendu
Les maulx diuers de la guerre cruelle,
L'estimant doulce, amoureuse & tant belle,
En desirant estre en telz bastillons:
Ilz sont ainsi que petits Papillons,
Lesquelz s'en vont brusler à la chandelle.

* On faict, on dict de guerres les chansons,
S'esiouyssant des assaultz & vacarmes:
Ce sont, pour vray, fascheux & meschantz sons,
Dont les deux yeulx deburoient espendre larm
Ceulx qui les font n'ont guieres veu les armes,
Et ne sont pas bien experimentez.
O pauures sotz de guerre! vous chantez,
Et ne sçauez les maulx qui sont en guerre.
Vueillez premier l'effect d'icelle enquerre,
Et ne louez ce, qui est à blasmer:
N'appellez doulx ce qui est bien amer,
Et gardez bien qu'on ne vous y entasme.
Non que les fortz, & les puissants ie blasme:
Car au besoing on les doibt bien aymer.

Estre cause de son mal.

Esser caussa del suo male.



Ne donne blasme qu'à toymesmes
Si aulcun malheur te surprend:
Car contre toy rien n'entreprend,
Sinon par tes faultes extremes.



Adis Fortune haultaine & despiteuse,
A Pauureté tant meigre & souffreteuse
Liura l'assault, & combat oultrageux:
Qui ne fut pas pour elle aduantageux.
Mais parauant la bataille donnée,
Entre elles fut telle loy ordonnée,
Que ceste là, qui vaincue seroit,
La volunté de l'aultre accompliroit.
Lors sur le champ se mettent en bataille,
L'vne d'estoc, l'aultre frappe de taille.
Tant fut battu (pour abreger l'hystoire)
Qu'à Pauureté demeura la victoire,
Qui dist tout hault: Fortune, tu peulx veoir,
Que maintenãt tu es soubz mon pouuoir:
I'ordõne doncq' que Bõheur, tõ enfant
Gouuernera, ainsi que triumphant,
Touts les humains: & Malheur, le tient filz,
Duquel plusieurs ont esté desconfitz,
Tout promptement à vn arbre sera
Tresbien lié, dont il n'eschappera
Et ne pourra, ensuyuant ma defense,
Faire à aultruy quelque iniure, ou offense,
Sinon à cil, qui par sa volunté,
Mettra Malheur en pleine liberté:
Car il ne peult à aulcun faire oultrage,
Qui ne luy donne vn tresgrand aduantage.

Complexion de femme.

Complexion di donna.



Ie tiens l'Oliue à la main dextre,
Et vne espée à la senestre,
En noise & guerre me repais,
Puis quand ie veulx ie fais la paix.

N ne veoid point vne femme occupée
A batailler, ny à tenir espée,
Au moins bienpeu: si est ce qu'en la terre,
Elle à esté cause de mainte guerre.
Car son esprit conduict par liberté,
Est aguisé d'vne subtilité,
Qui peult tant faire auecq' les plœurs & larmes,
Qu'esmouuera la force des gensdarmes.
Elle a l'esprit, elle a la langue prompte,
Dont les plus forts & puissantz elle dôpte,
S'elle ne fait guerre & occision,
Elle en sera aumoins occasion:
Car son parler a vne telle force,
Qu'à batailler les hommes elle efforce,
Ainsi qu'on void par les belles hystoires,
Qui de telz cas sont les vrays repertoires.
Mais quãd la fẽme a l'esprit bien humain,
Elle tient lors toute paix en la main:
Sa volunté à sa beaulté accorde,
Tant que les deux ne quierẽt que côcorde.
Elle fera les hommes furieux,
Estre courtoys, simples & gracieulx:
Elle fera, en diuerses prouinces
Mettre la paix entre courroucez princes,
Comme on a veu & veoid-on bien souuẽt,
Quand pour tel cas on le met en auant.

Faire ce, qui est condescent à beaulté.

Far quel che conuien a bellezza.



Qui bien regarde au miroir sa semblãce,
Il a de soy parfaicte congnoissance.
Qui se cognoist en ce mondain passage.
Il est de touts estimé comme sage.


N iour passé Socrates regardãt
Ses escoliers, q̃ vn miroir ardant
Tenoient en main : auquel par
longue espace,
Chascun d'iceulx se regardoit la face.
Aulcuns desquelz la nature auoit faictz
Beaulx de visage & de membres parfaictz:
Les aultres laidz, difformes de visage,
Mal composez de membres & corsage,
Socratetez doncq' aulx beaulx adolescents
Dit ces propos: Mes enfants, ie consents
Que vo⁹ myriez, mais garde qu'aulcũ vice
Vostre beaulté macule, ou en laidisse,
Gardez vous bien qu'aulcun vilain peché,
A vostre cœur soit mis & attaché:
Car la beaulté, qui au miroir se monstre,
Nulle seroit, ains vous feroit vn monstre.
Puis dit aux laidz: Enfants qui vous mirez,
Si vous n'auez beaulté que desirez,
Faictes vous beaulx de l'habit des vertuz,
De cest habit debuez estre vestuz.
Si n'estes beaulx exterieurement,
Soyez tresbeaulx interieurement:
Ceste beaulté pour quelque temps qu'il
fasse,
Ne change point iamais de bonne grace:
Tant plus se cache & plus se monstre belle,
Tãt plus est vieille & plus elle est nouuelle.

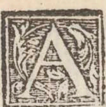
L.

Calumnie.

Calumnia.



A tort, & par faictz indecentz
Deuant les iuges d'ignorance,
Calumnie porte nuysance
Contre les iustes innocentz.



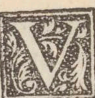
Ppelles painctre, excellent en ouurage,
Pour se venger d'aulcun vilain oultrage,
Qui luy fut faict d'vn calumniateur:
Fut d'vn tableau ingenieux facteur,
Premierement paignit, comme rassis,
Vn iuge estant au tribunal assis,
Ayant au chef d'vn Asne les aureilles,
A celles là du Roy Midas pareilles.
Deux conseillers il mit à ses costez,
Ausquelz touts bons iugemẽts sont ostez:
L'vn Ignorance & l'aultre Souspeçon,
Ayant de femme & l'habit, & façon.
Deuant ce iuge ainsi accompaigné,
Vient Calumnie au vis tant rechigné,
En la main dextre ayant la torche ardante:
Pour demonstrer sa fureur fouldroyante,
Et qu'elle estoit par enuie enflammée
Contre l'honneur, le bien, la renommée
D'vn pauure humain, qu'à force elle tenoit
Par les cheueulx, & ainsi le trainoit,
En desirant qu'on luy ostast la vie.
Et deuant elle, estoit debout Enuie,
Qui procuroit du Iuge la sentence:
Mais derriere eulx cheminoit Repentãce,
Et la suyuoit de bien loing Verité,
Qui accusoit telle seuerité.

Nature fœminine.

Natura fœminina.



Ie ſuys de la complexion
Des petits oyſeaux que ie garde:
Ie ſuys d'auſsi mauluaiſe garde
Qu'ilz ſont, en leur condition.

Ne femme, quoy qu'elle fasse,
En reigle ne veult estre mise:
Elle desire estre en espace,
Sans estre à personne submise.
Soit en la rue, ou en l'eglise,
Elle est aussi sotte & volaige,
Querant liberté & franchise,
Que le petit oyseau ramaige.

* Les femmes, sans toutes blasmer,
Sont à garder assez fascheuses:
Quant sont subiectes à aymer,
Et trenchent trop des precieuses.
Ie le dy pour les vicieuses:
Les bonnes ie ne veulx taxer,
Qui sont de l'honneur curieuses
Au faict, au dict, & au penser.

* Les tendres & ieunes pucelles,
Ce sont petits oyseaulx volants:
Elles ont vne couple d'ælles,
Qui les portent es premiers ans,
En deduictz & esbatz plaisants.
L'vne est la chair aymant liesse,
Qui vole en la ville & aux champs:
Et l'aultre c'est sotte ieunesse.

Le grand ayant affaire du moindre.

Il grande ch'a bisogno del piccolo.



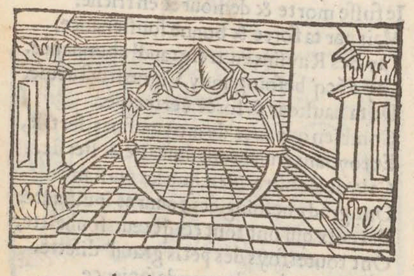
Combien que ie soys viue Vigne,
Pleine de Raisins que ie porte:
Si est ce que ie ne desdaigne
L'arbre petit, qui me supporte.



Rbre gẽtil, qui portes & soustiẽs
Moy, & mes fruictz qu'en mes
branches ie tiens,
Graces te rends puis que tu t'hu-
milies
Pour me porter, & qu'auecq' toy me lies.
Si ce n'estoit ton commode support,
De bons Raisins ne ferois grand rapport:
Sans ton pouuoir duquel tu ne m'es chiche,
Ie fusse morte & demourée en friche:
Mais par ta force & bonne soustenance,
I'ay des Raysins en tresgrand' abondance.
I'ay dõcq' besoing, moy Vigne fructueuse,
De ta haulteur & force vertueuse,
Combien que soys de moymesmes fertile,
Et toy, sans fruict tout sauuage & sterile.
Cela demonstre assez, que les puissantz
Ont grãdz besoing des pauures ĩpuissantz:
Et ceulx qui ont tout ce, q̃ cœur souhaitte,
Ont toutesfoys des petis grand' disette.
Par ce veoid-on la grande sapience
Du seigneur Dieu, qui par sa prouidence
A sceu si bien le monde compasser,
Que l'vn ne peult de l'aultre se passer.
Le grand ne peult tont seul de sa puissance,
Le moindre faict au grand obeissance:
Et par ainsi nul ne peult par reproche
Dire, qu'il n'a affaire de son proché.

Beaulté compaigne de bonté.

Bellezza compagnata di bonta.



Comme la pierre precieuse,
Est à l'Anneau d'or bien conioincte:
Ainsi la beaulté gracieuse
Doibt estre auecq' la bonté ioincte.



A pierre bonne,
A l'homme donne
Ioyeuseté,
Quand la personne
A voir s'adonne
Sa grand' clarté.
Mais sa beaulté,
Et dignité
Augmente, quād l'Or l'enuironne:
Que ie compare à la bonté,
Pour sa tresgrande vtilité,
Qui à telle vertu consonne.

* Forme elegante,
Beaulté patente,
De personnage,
Du tout augmente,
Se rend luysante,
Quand il est sage:
Non au visage,
Mais au courage
Reluyt la bonté excellente:
Et alors c'est vn chef d'ouurage,
Quand on est tresbeau de corsage,
Et qu'au cœur est vertu iacente.

L'ymage d'occasion.

*L'ymmagine di occa-
sione.*



*Haste toy bien tost d'attrapper
L'occasion, quand el' s'auance:
Si tu la laisses eschapper
Tu en feras la pœnitence.*


Ccasion, s'il aduient qu'on s'informe
De ta façon, de ta painɛture & forme,
Et qu'on demande, au vray que signifie
Ce, qui est veu dedans ton effigie,
Tu respondras, disant en ceste sorte:
La vieille Nef dessus la mer me porte,
Et suis assise au my lieu d'vne rouë,
Ou ie m'esbatz, ie me tournoye & iouë:
Et pour auoir mouuement plus soubdain
On m'a baillé ce grand voille en la main:
I'ay aux deux piedz des ælles pour voller,
Quand il est tẽps qu'il m'en conuient aller.
Sçais tu que c'est? On cognoist par cela
Que sans arrest vois deçà & delà:
Et que ie suis si mobile & glissante,
Qu'à peine peult me tenir main puissante,
S'el' ne me prend, quand ie luy suis offerte.
Que si i'eschappe, à peine recouuerte
D'elle seray, pource qu'à val le vent,
Tous mes cheueulx s'espandent par deuãt:
Et ne me peult arrester d'vn seul poinɛt:
Car de cheueulx derriere n'ay-ie point.
Celluy qui doncq' me laissera fuyr,
Ne pourra plus apres de moy iouyr:
A luy sera pœnitence enuoyée,
Qui est icy contre mon doz liée.

Eſtre tondu deux foys L'an.

Eſſer toſo dua volte L'anno.



Moy pauure ſimple Brebiette
Helas combien m'a il couſté?
On me tond hyuer & eſté,
Dont me plaings ſouſpire & regrette.



Es Loups, soubz toyson de
brebis,
Deuorent Moutons & Ai-
gneaulx.
Les hommes, soubz vmbre
d'habitz
Deçoipuent les iustes loyaux.
Le simple endure plusieurs maulx,
On le met nud & hors d'aleine:
Ainsi qu'entre les animaulx,
La Brebis perd deux foys sa laine.

*Vn debteur, lequel est contrainct
De payer à troys, ou à quatre
Tout en vn temps, certes, il crainct,
Que pauureté le vienne abbatre.
Et si fortune le vient battre
D'aultre costé, tout est perdu:
Il est blanc comme vn sac de plastre,
Car on l'a trop de pres tondu.

*Vous, qui pouez desplaisir faire
A ceulx, que voyez affligez,
Qui ont quelque fascheux affaire,
Et qui sont à vous obligez:
Ie vous pry' que les soulagez
Ne les pressez trop de la playe:
Deux foys vous les endommagez,
Nul ne le sçait, qui ne l'essaye.

Armes & Amours.

Amore Arme.



Le preux Hector, le beau Paris de Troie
Iouent touts deux de harpe armonieuse:
Hector semond à guerre furieuse,
Et Paris quiert esbat, soulas, & ioye.


Edans le temple des dieux,
En maintz lieux,
On a dressé les ymages
D'Hector, en choqz furieux,
Et de Paris gracieux,
Tresioyeulx,
Deux renommez personnages.
L'vn chante les aduantages,
Les courages
Des preux, en guerre, ou assaultz:
L'aultre n'est pas des plus sages,
Qui chante en diuers langages
Les oultrages,
Qu'Amour faict à ses vassaulx.

* Ces deux princes cy chantants,
Son notants,
Qu'Amour se ioinct voluntiers
Auecq'les preux combatants,
Qui sont guerre frequentants,
En tout temps,
C'est l'vn des meilleurs sentiers.
Les nobles in tous quartiers,
Mieux d'vn tiers
Vallent, quand son amoureux:
Amour faict que les derniers
Sont aux combatz les premiers,
Promptz, legers,
D'vn courage Vigoreux,

Pardonner aux humbles, & guerroyer les orgueilleux.

Perdonar a quelli che ſon humili e far guerra a gl'Orgoglosi.



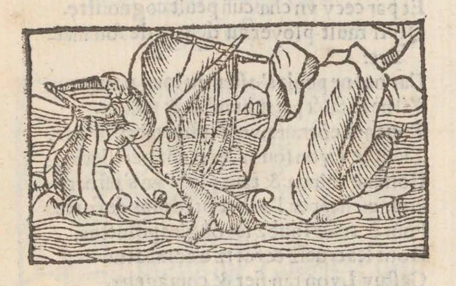
Le Chien eſt du Lyon vaincu,
Qui ne le veult pas deuorer:
Le Griffon cruel & becqu
Veult le fier Lyon deſchirer.


Oy petit Chien n'ayant rebel-
lion,
Me rends vaincu & subiect au
Lyon:
Ie me submetz à son vouloir puissant,
Comme son serf & vray obeyssant.
Et luy voyant ma nature tant bonne,
Me laisse en paix & du tout me pardonne,
Me retenant son subiect seulement,
Prest d'obeyr à son commandement.
Et par cecy vn chascun peult cognoistre.
Qu'il fault ployer au deuant de son mai-
stre:
Car nul ne peult s'oster du ioug pesant,
S'il ne se faict petit, humble & taisant.
Tout aut cõtraire, vn Griffon merueilleux,
Tient le Lyon soubz ses piedz perilleux,
Comme vaincu: & tant plus l'vn s'efforce
Pour eschapper, l'aultre prẽd plus de force
Pour le tenir soubz ses ongles poinctus,
Dont les cruelz & fortz a combatus.
Cestuy Lyon tan fier & courageux,
Treuue vn Griffon encor plus oultrageux.
Doncq' si au simple on faict quelque doul-
ceur,
A l'opposite au cruel aggresseur
On faict rigueur, contention & guerre:
Car aultrement on ne le peult conquerre.

M

Peril incogneu.

Periculo non cogno-ſciuto.



Le rocher caché ſoubz les ondes,
Incogneu par les nautonniers,
Briſe la Nef es eaux profondes,
Periſſants iceulx mariniers.



Ortune est preste & tousiours à l'escoute,
Et lors qu'on pense estre bien seurement,
Le mal suruient duquel on ne se doubte.
*Apres beau temps vient furieusement
Gresle tombant, puis orage & tempeste,
Et l'herbe au soir seiche soubdainement.

Dessoubz la fleur le cault Serpēt s'arreste,
Qui picque & poingt cil qui la veult cuillir:
Ainsi douleur vient apres ioye & feste.
*Et quand on pense à son honneur saillir
De quelque faict, c'est souuent à telle heure
Qu'on s'apperçoit plus lourdement faillir.
*Doncq' icy bas n'a rien qui nous asseure,
Nous pensons doulx ce qui est bien amer,
Vraye cuydons la chose la moins seure.

*La Nef perit au mylieu de la mer,
Rencōtre vn roch caché dessoubz les eaux,
Qui la Nef brise, & la faict entamer.
* O lieu peu seur entre marins roseaulx!
O grief peril non estant esperé!
Chemin pareil à celluy des oyseaux!
*Ainsi est il qu'en ce monde paré
De tant de cas, n'a rien ferme & bien stable:
Parquoy on l'a à la Nef comparée,
Qui se perist contre vn roch redoutable.

Fortune mendiante.

La Fortuna mendi-cante.



Ne compteʒ plus Fortune entre les dieux
Car elle n'a ſur les humains puiſſance:
Ne luy donneʒ aulcune obeiſſance,
Tant en la mer, en la terre qu'aux cieulx.

Le Lecteur.



Vel eſt le mal qui ainſi t'importune,
Et faſche tant, variable Fortune?
Reſpõdz à moy ie te pry', que me dies
L'occaſion & pourquoy tu mendies?
Qu'elle langueur as tu au bras ſi forte,
Que tu le tiens en ſi eſtrange ſorte,
Comme en eſcharpe, & pendant deuant toy?
Ce n'eſt pas tout. Auſsi declaire moy,
Pourquoy ta rouë a perdu la moytié
De ſa rondeur? Dy le par amytié.

Fortune.

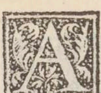
* O bon lecteur, mon bruict n'a plus de cours
Et mes honneurs ſont tournez à rebours!
I'eſtois iadis aſsiſe dans vn throſne,
Mais maintenant ie demande l'aumoſne
A chaſcun huys: car la prudence humaine
A tel meſchef, & pauureté me meine.
Et celle main dont ie donnois les biens
Les maulx auſsi, las ie n'en fais plus riens!
Les ſages gents me l'ont miſe en tel poinct
Qu'ilz l'ont rompue & ne m'en ayde point.
Finablement, ilz ont rompu ma rouë,
Dõt faiſois cheoir les plus grandz en la bouë:
Et m'ont oſté la puiſſance & le nom,
Dont i'euz iadis tant celebre renom,
Et toutesfoys ſi pauure que ie ſuys,
Les incõſtants m'ouurent touſiours leurs huys.

La deception de uo-
lupté.

L'inganno di volupta.



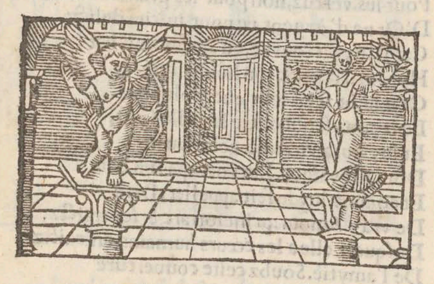
Volupté qui c'est desguisée
Le beau non d'Amour vsurpant,
Sur chascun s'est auctorisée
En meurtrissant, & en frappant.



Mour estoit iadis, vn ieune enfant
Honneste & bon, des vices triumphant,
Qui dominoit par pureté de cœur
Sur les humains, dont il estoit vainqueur.
Celluy Amour logeoit es cœurs des sages,
Celluy Amour faisoit les mariages,
Celluy Amour gouuernoit les citez,
Sans guerre aulcune & partialitez.
Celluy Amour faisoit aymer les hommes
Pour les vertuz, non pour les grandes sommes
D'Or ne d'Argent, ne pour aulcun delict:
Car il fuyoit tout ce, qu'on faict au lict
Hors mariage, & son honnesteté.
Or aduint il vn iour que Volupté
Le trouua seul: contre luy elle sault,
Et luy liura vn trescruel assault,
Dont fut vaincu. Lors occupa son lieu,
Et comme luy se feit appeller, Dieu
De vray Amour: print son arc & ses traictz,
Desquelz elle a les cœurs humains distraictz
De l'amytié. Soubz ceste couuerture
A transmué des choses la nature:
Car elle à faict accroire à tout chascun,
Qu'elle est amour: mais s'il y a quelqu'vn
Qui y ait creu, ie l'aduise vrayment,
Qu'il a esté deceu bien follement.

Amour accompaignée de uertu.

Amor compagnato di vertu.



Quand ces deux se treuuent ensemblé
Par effect, & non en paincture,
Tout s'en porte mieulx, ce me semble.
Selon la reigle de droicture.


Oicy Amour lequel bandé
n'eſt point,
Et de ſes traictz ne naure ny
ne poingt
Le cœur d'aultruy.
Voicy Amour parent de Chaſteté:
Beaulté,bonté doulceur,honneſteté
Sont auecq' luy.
Voila Vertu,Royne des bienheureux,
Qui eſt aupres du Roy des amoureux
Comme compaigne.
L'vn prend plaiſir à tout le mõde aymer:
A hayr vice & tout peché blaſmer,
L'aultre ſe baigne,
Ceſte Vertu tient vn cœur en ſa main,
Ou loge Amour tant courtois & humain,
C'eſt ſon hoſtel:
Et puis celluy lequel elle enuironne
Du verd chappeau,& Laurée coronne,
Eſt immortel.
Si vous voyez Amour doreſnauant
Eſtre tout ſeul,cõme on veoid biẽ ſouuẽt,
Sans ceſte dame,
Il ne vault rien,& ne fait point de fruict:
Par tel Amour chaſcun hõme eſt deſtruict
De corps & d'ame.

Le Temps.

Il Tempo.



Le temps s'en va & ne reuient,
Auecq' luy passer il conuient,
Et si court d'vne telle sorte,
Que tout auecques luy emporte.



Vand Dieu me feit i'eſtois ieune &
plaiſant,
Mais maintenant ie ſuys vieulx & peſant,
I'ay cheueulx blancz, la longue barbe griſe,
Ie ſuys tout nud ſans robbe & ſans chemiſe:
Pource que touts, qui ſont de moy venus,
En ſont yſſus, & nez pauures, & nudz,
Et nudz mourront ſans richeſſe emporter.
I'ay aux deux piedz, pour pluſtoſt me haſter,
Aelles mouuantz: aux eſpaulles auſsi,
Qui m'ont porté & conduict iuſques cy.
Ie vois ſi toſt & ſi legerement,
Qu'on ne me peult arreſter ſeulement
D'vn petit poinct: le Ciel qui touſiours tourne
M'y a contrainct, & ſans que ie retourne.
Ie tire à moy celluy Ciel, & Planettes,
Ans, Moys, & Iours, Eſtoilles & Cometes:
Leur cours & vol ſe mouuent ſi ſoubdain
Que tout ſe paſſe en ce Siecle mondain.
Deſſoubz mes piedz pour plus les faire habiles,
Deux rouës ſont courantes & mobiles.
Et pour autant que par ſucceſsion
Des Ans & Iours, on a probation
Des faictz paſſez, de ce qui eſt à faire,
Pour mieulx entendre & peſer ton affaire
Et prendre au chois ce que bon tu reputes:
Ie tiens en main les balances bien iuſtes.

L'heure de la mort incertainé.

L'hora de la morte non certa.



Sur le Cadran qui n'est signé,
Tourne l'esguille sans demeure,
Pour mourir n'est iour aßigné,
De mort est incertaine l'heure.



A mort des bons eſt doulce &
amoureuſe,
Et des malings terrible & dou-
loureuſe:
L'vne d'icelles
Conduict les ſiens es ioyes ſupernelles,
Et la ſeconde aux peines æternelles.
Et toutes deux
Rendent le corps triſte, palle, hideux,
Qui l'hõme faict tãt craintif & doubteux.
Il ne ſçay pas
L'heure, & le iour de ſon mortel treſpas,
Que de ſon corps les verms feront repas.
Mort eſt certaine,
Mais de mourir l'heure en eſt incertaine,
En region ou prochaine, ou loingtaine:
Parquoy conuient
Eſtre tout preſt, quand le maiſtre reuient
Du grand banquet, de nous il luy ſouuient.
Vous ne ſçauez
(Dict il) le iour que mourir vous debuez,
Soyez ſoigneux, du dormir vous leuez:
Car vous ſerez
Surprins, alors que pas n'y penſerez,
Et de la mort le dur pas paſſerez,
Prenez y garde:
Et le ſeigneur, qui tout void & regarde,
Vous recepura ſeurement en ſa garde.

La uoye de Ieunesse incogneuë.

Il camin di Iouenezza incognito.



La Voye de Ieunesse,
A des chemins diuers:
L'Vn à bon port addresse,
L'aultre Va de trauers.

Vand nous voyons l'Oyseau leger voler
Parmy les champs & au trauers de l'ær,
Nous ignorons à veoir telle volée:
S'il volera en montaigne, ou vallée.
Quand nous voyons la Couleuure passer
Dessus la pierre, on ne sçauroit penser
A son aller, quelle voye doibt prendre
Ainsi est il qu'on ne sçauroit comprendre
Du ieune enfant, à le veoir en ieunesse,
Quel il sera en l'aage de vieillesse.
Et tout ainsi qu'en volant de sa place,
L'Oyseau ne laisse apres luy nulle trace,
Ne faict aussi la tortue Couleuure:
Ainsi l'enfant ne laisse aulcun bel œuure
De son enfance, aumoins qui soit notoire,
Pour estre mys en memoyre ou hystoire.
Or est ainsi, que pour l'aage aduenir
On ne sçait pas quel chemin doibt tenir,
On ne sçait pas s'il yra par la voye
Des vertueux, ou est tout bien & ioye:
Ou s'il yra par le chemin des vices,
Pource qu'il est encores des nouices,
Et peult autant empirer qu'amender.
Qui en vouldroit plus auant demander.
Il seroit sot: c'est à Dieu, à coignostre
Quelle est la fin depuis le premier naistre:
Et toutesfoys en la face on peult bien
Iuger, qu'vn iour sera homme de bien.

Entreprendre par dessus sa force.

Voler far oltra sua forza.



Celluy qui son esprit efforce,
Et veult plus qu'il ne peult comprendre,
C'est comme qui veult entreprendre
Oultre son pouoir, & sa force.


E bon esprit qui a inuention
L'art & sçauoir pour dicter & escripre,
Et meine à fin la sienne intētion,
Si bien disant qu'il n'y a que redire:
S'il perd le temps sans faire aulcune chose,
Ne ligt, n'escript en rhythme, ny en prose,
Certes il est grandement à blasmer:
L'oysiueté le fera diffamer,
Veu qu'il le peult, & par lascheté n'ose.

* Plus fault celluy, qui vient à presumer
De mettre auant sa trop lourde ignorance:
Et ne faict rien qui soit à estimer,
Des Muses n'a le port, ne l'asseurance.
Il est semblable au compas, qu'on estend
Pour faire vn rond, lequel on œuure tant
Qu'on le corrompt: & le rondeau (defaict)
Ia commencé, est laissé imparfaict,
Parquoy l'ouurier ne faict ce qu'il pretēd.

* Ainsi le sot, faict semblant qu'il entend
Sans iugement & sans discretion,
Il se deçoipt: car au cas ou il tend
N'y a propos, ordre & deduction.
Son faict demoure en imperfection,
Par ce qu'il a sur sa force entrepris:
Et à la fin sera taxé, repris,
Si on cognoist son obstination.

Miſere compaigne du bien d'aultruy.

Miſeria compagna del ben d'altrui.



Tant plus on a & plus veult-on auoir:
Et qui d'aultruy poſſede la richeſſe,
Miſere & mal le pourſuiuent ſans ceſſe,
Et en repos iamais ne ſe peult veoir.



Oy pauure Cheual,
Amont & à val
Voys inceſſamment,
Mon aage brutal,
Eſt ſubiect à mal,
Et à grief tourment,

* Ie porte grand' charge,
Qui ſi fort me charge
Que plus ie n'en puis:
S'on ne me deſcharge,
Me mettant au large,
Affollé ie ſuys.

* Ie ſuys bien ſecoux,
Et tombé deſſoubz
Cela que ie porte:
Mon maiſtre eſt ſi doulx
Qu'à force de coups
Il me reconforte.

* L'homme me reſſemble,
Qui d'aultruy aſſemble
Bien, ou heritage:
Miſere (ce ſemble)
S'enueloppe enſemble,
Et honte & dommage.

Garder les biens de la maiſon.

Guardare i ben di caſa.



L'homme en toute ſaiſon,
A gaigner biens pourchaſſe:
La femme en la maiſon
Les garde, & les amaſſe.

Es escripuains, qui ont dit en
leurs vers
Des bas enfers les grandz tourments diuers,
Ont recité, que parmy tant de peines,
De plainctz, de plours, & de trauaulx trespleines,
De Danaus les filles, sont là bas,
Versants de l'eau en vaisseaulx & cabatz
Percez au fons, si que l'eau qu'on y boutte
N'arreste poĩt, & s'enfuyt goutte à goutte,
Et toutesfoys tant plus veulent verser,
Tant plus aussi l'eau s'enfuit sans cesser,
En ce tourment perdurable demeurent,
Pource qu'en vain trauaillent & labeurẽt.
Et par cella les Poëtes entendent,
Qu'en vain labeur toutes les femmes tẽdẽt
A gaigner biens, si elle n'on le soing
De les garder, d'autant qu'il est besoing.
Si le mary faict bonne garnison,
La femme doibt en temps, & en saison
Le dispenser, non pas en faire perte:
Car le mary par sa prudence experte,
Auroit beau faire & gaigner largement,
Si il n'estoit, despendu sagement.
La femme doncq' ainsi l'eau ne respende,
C'est à sçauoir qu'elle rien ne despende:
La dame autant en bien gardant proufite,
Que l'hõme faict auecq' grande poursuite.

La ſtatue de Caia Cecilia.

La ſtatua di Caia Cecilia.



Toute femme pudique
Doibt eſtre domeſtique,
Non pas aller dehors,
Pour mieulx monſtrer ſon corps.



E Roy Tarquin eut vne fil-
le sage,
Bien entendant au faict de
son mesnage,
Dans sa maison, par si bon
ordre & sens,
Par faictz priuez honnestes & decentz,
Que les Romains apres sa mort luy feirent
Si grand honneur, qu'vne ymage establirẽt
A sa louenge, à fin que s'esuertue
Chascune femme à veoir ceste statue.
Pres de laquelle estoient vne quenouille,
Et vn fuseau, dont la femme besoigne,
Puis tout au bas la pantoufle de chambre.
Or tout ainsi qu'attrait la pierre d'Ambre
Paille, ou festu, l'ymage ainsi pourueuë,
Tiroit à soy de tout chascun la veuë:
Et mesmemẽt des grãdz dames Romaines,
Qui s'efforçoient en leurs vertus humaines
Se demonstrer prudentes menasgeres,
En leur maisons, & dehors non legeres.
Car telle ymage asses faisoit entendre,
Que toute femme à vertu debuoit tendre:
Qu'elle debuoit estre labourieuse,
Des faictz d'aultruy non pas trop curieuse:
Et ne debuoit, sans grand' cause, & raison,
Aller en ville, & laisser sa maison.

Vertu meilleure que richesse.

Virtu meglo che richezza.



Vertu par la palme notée,
Est de plus grand poix que richesse:
Richesse est par elle emportée,
De Vertu vient vraye noblesse.



Si nous pesons à la iuste balance,
Contre vertu la richesse mondaine:
Nous trouuerons de plus grande excellence
Ceste Vertu, que toutte chose humaine.
Tout son pouuoir, & son siege est assis,
Dedans le cœur d'homme sage, & rassis:
Et là fleurit comme la palme belle,
Qui tous les iours en beaulte renouuelle,
Mais au contraire, vne richesse passe,
Vertu conduict son bien aymé aux cieulx:
Mais l'affollé, riche, auaricieux,
N'emporte rien de ses biens qu'il amasse.

* Si on pouoit, doncques Vertu peser,
Elle seroit au tresbucher plus forte
Que la richesse: ou on void abuser
Tout le commun. Qui est de telle sorte,
Qu'il prise plus richesse que Vertu:
Et tasche d'estre au dehors bien vestu
Plus richement qu'il ne luy appartient,
Et de Vertu aulcun compte ne tient.
Deuant le bœufz va mettre la charrue:
C'est mal esleu, prenons Vertu durable,
Et delaissons richesse variable,
Qui par dedans rend l'ame corrompue.

Gloire mondaine tost abatue.

Gloria mondana presto abatuta.



Vne vessie de pois pleine,
Ressemble à la gloire mondaine:
Qui passe aussi legerement,
Que l'aultre faict soubdainement.



Xcellētz sont les biens d'entē-
dement,
Comme Sçauoir, Iugement, &
Memoire,
Les bien de l'ame aussi semblablement,
Sont à louer par merueilleuse gloire.

* Ce sont Vertus, Prudence, Cognoissance,
Iustice, Amour, Religion, Pitié,
Sobrieté, Temperance, Constance,
Beaulté d'esprit, Bonne grace, Amytié.

* Tous ces grādz biēs, en despit de Fortune
Augmenteront en celluy, qui les a:
Pour mal qu'il ait, ne pour q̄lque infortune,
Pour perte, ou gaing iamais ne les perdra.

* Les biēs du corps, ce sont faulses richesses,
Or & Argent, Terres, Possessions,
Charnalites, Voluptes, & Liesses,
Ieux & Bancquetz, & Delectations.

* Gloire mondaine est en ces biens icy,
Querant honneur de lourd, & graue poix:
Parlant bien hault, ie la compare aussi
A la vessie estant pleine de pois.

* Car aussi tost qu'vne espingle la perse,
Son bruict s'en va, desenflée deuient:
Aussi s'il vient quelque fortune aduerse,
Gloire mondaine appetisser conuient.

A qui fortune en donnera.

A qual fortuna ne donera.



Tout ce qu'ont dit les anciens
De Fortune, & sa liberté,
Qui donne des maulx & des biens,
Tout est icy representé.

N ne sçauroit de Fortune mieulx faindre
Le grand pouuoir, ne son ymage paindre,
Quen descriuant le hazard plein de ris,
Qui de present est ioué dans Paris,
Nômé la blanque: auql ieu plusieurs hômes
Y ont gaigné d'or, & d'argēt grāds sômes,
Pour petit pris qu'ilz auoient au ieu mis,
Et sans faueur d'amys, ou ennemys.
Aultres y ont du leur mis grand' partie,
Et dessus eulx toute perte est sortie,
N'en rapportant que courroux seulement.
Ce ieu se faict à tous egallement:
Car d'vn costé sont le noms & deuises
De ceulx, qui font d'argent les grosses mises:
De l'aultre part sont les escripteaux blācz,
Qui aux premiers sont du tout resemblants:
Parmy lesquelz sont mis les benefices.
Aux rencontrants gracieux, & propices.
Ce sont ioyaulx, bagues, chaynes, doureures,
Carquantz, anneaulx, coupes, tasses, ceintures,
Et aultres biens: dont les poix & le prix
Sont dans aulcuns de ces billetz escriptz.
Vn aueugle est entre les deux vaisseaulx,

A ses

A ses deux mains tirant les escripteaulx
Des deux costez: desquelz il faict la monstre.
Dont il aduient, que s'il y a rencontre
De la deuise & benefice aussi,
C'est à celluy dont la deuise ainsi
Est rencontrée: & des aultres le reste
Se trouue blanc, sans que rien s'y acqueste.
Ie ne sçaurois pour fortune prouuer
En ses hazardz, ieu plus decent trouuer:
Pource que mainctz par luy se treuuent riches,
Les aultres nudz, & demourez en friches.

FIN.

Imprimé à Lyon, par Philibert Rollet,
&
Barthelemy
Frain.




Biblioteka Jagiellońska
stdr0033460

